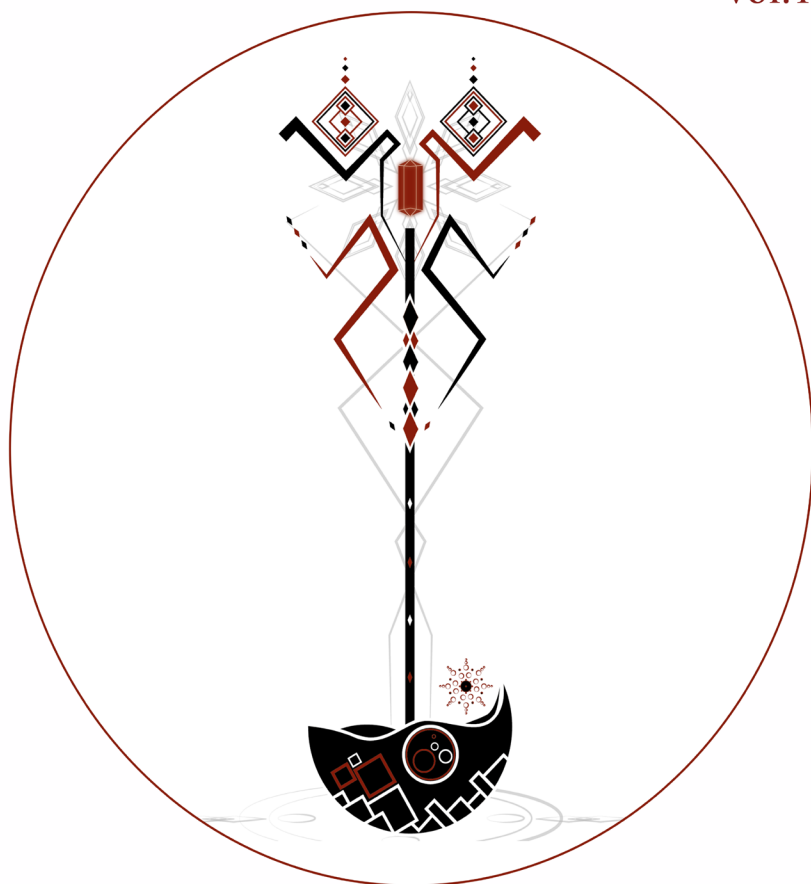


Musinga Mwa Tiki

Kamerun Wéma !

Bona Bèlè, le roi invaincu

Vol.1



MCO

Extrait Officiel



A large, solid red circle is centered on the page. Inside the circle, the text is written in a white, serif font.

Extrait officiel
Spécimen interdit à la
vente
80 pages

©2024 Ekima Media

4, rue de la République 69001 Lyon

www.ekima-media.com

Crédits couverture : Maduta Má Úti

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Musinga Mwa Tiki



Kamerun Wéma !

Vol. 1

Bona Bèlè, le roi invaincu



Roman historique

Nouvelle édition

EKIMA MEDIA

Mémoires Collectives Oubliées

MCO

À Franck Toy Εβελè Muangè aka Maduta Má Úti
À Marie Anissa Abdoul-Madjidi

Il me faudra sûrement plus que ces quelques lignes pour dire ma reconnaissance, mon attachement à vos personnes et ma maternelle affection.

Fils ! Que Bona Bèlè continue de t'inspirer, toi, le noble Guerrier ayant perçu, très tôt, ta Mission et depuis lors, jamais tu n'as trahi tes serments déposés *Ailleurs* et tenus *Ici*.

Fille ! Porte toujours ton regard rempli d'admiration, de respect et d'amour sur ce noble Guerrier et songe qu'il a traversé douze océans, douze montagnes et douze gouffres de l'*Oubli* pour te retrouver.

Et ma coupe de félicité sera pleine lorsque tu lui diras :
« *Tu es Bona Bèlè et je suis Wulí Oli.* »

Vivez !

Soyez !

Créez !

Prospérez !

Accomplissez !

SOMMAIRE

Pages

PREMIÈRE PARTIE : INCOMPRÉHENSIONS.....	13
PROLOGUE.....	19
CHAPITRE I : Des Loups-agneaux à l'assaut du Royaume-bergerie.....	27
CHAPITRE II : À propos de la justice des Hommes. Qui juge et qui accuse ?.....	37
CHAPITRE III : Misères des agents et missionnaires britanniques.....	49
CHAPITRE IV : Jeux d'Espions, jeux de Dupes.....	65
CHAPITRE V : La Guerre des Anciens, le Combat des Initiés.....	75
CHAPITRE VI : La nature humaine est la même <i>Ici</i> et <i>Ailleurs</i>	99
CHAPITRE VII : De la perpétuation de pratiques obscures.....	111
CHAPITRE VIII : L'affrontement des Ténèbres et de la Lumière.....	129
CHAPITRE IX : Le triomphe de la Lumière, le recul des Ténèbres.....	147
CHAPITRE X : Au-delà des rites obscurs.....	163
CHAPITRE XI : Vies chaotiques, résolutions millénaires.....	175
CHAPITRE XII : Les différences, le temps et les Cultures.....	191
CHAPITRE XIII : De l'Intelligence des Choses.....	217
CHAPITRE XIV : La compréhension des Affinités sélectives.....	233
CHAPITRE XV : La Culture crée les différences.....	249

CHAPITRE XVI :	Les Noces de l'Eau et du Feu.....	265
CHAPITRE XVII :	La Croisée de trois Mondes.....	279
CHAPITRE XVIII :	Des Conquérants et des Alliés venus d' <i>Ailleurs</i>	285
CHAPITRE XIX :	Le Duel des Maîtres de l' <i>Ombre</i>	307
CHAPITRE XX :	Les Mémoires du Passé.....	325
CHAPITRE XXI :	Aw, Ka, Du, les Maîtres du Temps.....	357
CHAPITRE XXII :	Dénouement tragique et peines irrémissibles.....	371

**DEUXIÈME PARTIE : ÉPREUVES DE FORCE ET
BATAILLES MÉMORABLES.....381**

CHAPITRE I :	Des représailles et des batailles....	385
CHAPITRE II :	Le combat des Mots, le choc des Cultures.....	399
CHAPITRE III :	De la dictature des normes culturelles.....	413
CHAPITRE IV :	Pour l'Honneur et la Dignité.....	423
CHAPITRE V :	Divisés chez eux, Unis contre Kédura.....	451
CHAPITRE VI :	Le temps des Choix et des Justifications.....	465
CHAPITRE VII :	Une Engeance calamiteuse qui perdure.....	473
CHAPITRE VIII :	Calamités, Outrages et Châtiments.....	493
CHAPITRE IX :	Des guerres pour la survie des Hommes.....	505
CHAPITRE X :	Au nom de nos Ancêtres !.....	519
CHAPITRE XI :	Le Choc des armes, la fureur des Passions.....	527

CHAPITRE XII :	Ils choisirent les Armes, la Matière et la Mort.....	549
CHAPITRE XIII :	Et ils vouèrent Dieu et les Dieux aux gémonies.....	569
CHAPITRE XIV :	Rapports de force et Équilibre de la Terreur.....	595
CHAPITRE XV :	Jeux de guerre et jugements subjectifs.....	611
CHAPITRE XVI :	La Guerre, un <i>Mal</i> nécessaire ?.....	629
CHAPITRE XVII :	Guerres, Conquêtes et Passions.....	647
CHAPITRE XVIII :	Aventures, Conquêtes et Passions.....	661
CHAPITRE XIX :	Paix armée et compromis savants.....	689
CHAPITRE XX :	Des épousailles d'un genre particulier.....	709
CHAPITRE XXI :	Mise au point et rappels essentiels.....	721
CHAPITRE XXII :	Rituels et préparation mystiques.....	735
CHAPITRE XXIII :	Le Ravisement de la Mariée.....	753
CHAPITRE XXIV :	Des rites passés dans l'oubli du Temps.....	771



PREMIÈRE PARTIE

INCOMPRÉHENSIONS



De l'explication d'une Incompréhension

Parlons, voulez-vous, de Compréhension.

Mais qu'est-ce que la Compréhension ? Qu'est-ce donc que la Compréhension des Choses, et des Hommes ? Qu'est-ce que la Connaissance ? Que signifie véritablement naître avec les Choses, naître avec les Hommes et naître avec l'Histoire ?

L'Ancien des Jours de Tourmente dit :

« Nous ne nous apitoierons pas sur le sort des opprimés, des délaissés, des ignorants. Nous irons dans les entrailles de l'Histoire et en rapporterons des histoires.

Que nos *Intimes inaltérés* exhument, le temps de cette narration, ce qui fut enfoui dans l'oubli du temps non révolu !

Alors, nous dévoilerons l'inadmissible, les secrets imparfaitement gardés et toutes ces incompréhensions qui perdurent sous le *Soleil* vieillissant de l'humanité.

Nous conterons l'histoire des Conquérants.

L'histoire des *Hommes de Kédura*¹. Voici donc le canevas.

Ensemble, nous choisirons les fils dans ce panier ancestral rempli d'écheveaux aux multiples tonalités et déroulerons, sans nous mentir à nous-mêmes, la trame des *Grandes Calamités*.

Nous parlerons de l'inertie et de la corruption.

Nous contemplerons le devenir sans avenir des peuples de Kédura.

Comme vos *Ancêtres Proches*, nous prendrons le train des *Grandes Calamités* dans sa marche destructrice de l'humanité de *Tiga*².

1. Nom Jiran, langue des Anciens, de l'Afrique.

2. La planète Terre, dans la même langue.

Comme vos *Ancêtres Proches*, nous nous y assiérons pour en comprendre le fonctionnement pernicieux.

Comme vos *Ancêtres Proches*, nous tâcherons, mais en vain, de nous voiler la face pour ne point voir, pour ne point entendre, pour ne point vous voir périr de mille et une façons.

Et voici nos questionnements à vous adresser :

Comment envisageriez-vous la *Compréhension des Choses* ?

Comment comprendriez-vous les symboles cryptés si vous vous cachez de la Lumière émanée de l'*Esprit* de vos *Ancêtres Lointains* ?

Comment renaîtriez-vous avec les peuples de Kédura si vous développez la passion de l'ombre et des faux-fuyants ?

Choisiriez-vous de vous complaire dans la justification de la nature corrompue de vos *Ancêtres Proches* ?

Ou alors, préféreriez-vous immerger tout entiers dans l'exaltation de la puissance et de l'honneur de vos *Ancêtres Lointains* ?

Voici une partie des *Incompréhensions*, dévoilée dans *Kamerun Wéma* !¹

Saisissez-les à travers le temps qui passe sans changer la volonté des Hommes.

À votre tour, engagez-vous à ne rien déguiser, à ne rien omettre et à ne pas vous voiler la face.

Indignez-vous quand la mesure est pleine.

Grondez lorsque que partout, sur les terres bénies de Kédura, coulent des rivières de sang, des torrents de larmes et des rigoles de sueurs amères.

Mêlez vos voix au glatissage de l'Aigle, au rugissement de la Lionne, au tonitruant barrissement de l'Éléphant.

Accompagnez, de votre souffle rebelle, les cris et les râles de ceux qui ont donné leurs vies afin que vous soyez.

1. *Ô Cameroun réveille-toi !* ou *Cameroun, le Réveil* en langue ngála.

Portez l'Espoir et la Liberté dans l'*Œil du Cyclone de la Renaissance*.

Alors, vous cesserez de vous lamenter sur votre propre sort.

Alors, vous défendrez avec justesse et efficacité tous les opprimés de Wásé¹.

Voici Bona Bèlè et les *Princes Guerriers* issus des *Aspirations* de vos peuples, grâce à l'*Histoire d'Ailleurs*.

Le roi invaincu génère des *Orages et des Tempêtes* par la robe somptueuse et argentée de Wulí².

Ensemble, tâchons de venir à bout de ces *Incompréhensions*. »

Exhortation de l'Ancien des Jours de Tourmente, Urderya, huitième planète d'Ita Rundi, Univers de Jirakuṅ, 1996.

-
1. *Wásé*, en ngál'epóngwè (lire Wássé) désigne la Terre comme planète.
 2. Wulí est le nom de la compagne du roi invaincu. Elle le porte comme un symbole, un Principe cosmogonique lié au fleuve Wouri ou Wuri qui aurait eu plusieurs noms. D'abord Mbendè pour ses premiers habitants à savoir les Bakoókó, ensuite Bayondo pour les Basaá et enfin Wulí Olí pour les BoMbongo devenu Wouri pour la terminologie conventionnelle.

PROLOGUE

Port Clarence – Île de Fernando Po, Consulat britannique, 1850

John Beecroft¹, premier consul et agent de Sa Majesté britannique pour les baies du Bénin et du Biafra, se tenait devant la fenêtre ouverte sur l’océan Atlantique. Le bruit des vagues venant mourir sur le rivage rocailleux se mêlait au bruissement du feuillage. Au loin, la terre continentale formait une courbe tourmentée par de nombreuses criques. Le consul britannique était un homme de haute taille, remarquable par son intelligence et sa finesse d’esprit.

— Je ne comprends pas !

La réplique émise par l’un des trois personnages occupant la pièce était adressée, non pas au consul mais à son second, John Duncan. Ce dernier, confortablement assis sur une chaise au dossier haut, observait l’auteur de la protestation d’un air placide.

— Que ne comprenez-vous pas dans mes suggestions, *Sir Wells* ?

Le nommé Wells, chargé des affaires économiques et du commerce, darda un regard incendiaire sur le vice-consul.

— Bonté divine ! Comment osez-vous suggérer que nous négocions d’égal à égal avec ces roitelets qui ont la prétention de croire que leurs villages de pêcheurs sont des royaumes ? vociféra le chargé d’Affaires au comble de la colère.

1. Références biographiques sur John Beecroft et les autres personnages britanniques dans Lidé : *Rites et coutumes sawá dans Bona Bèlè, le roi invaincu*, du même auteur, Ekima Media, 2021.

— Calmez-vous, monsieur Wells !

L'injonction du consul n'arrangea nullement l'humeur belliqueuse de *Sir Wells*.

Ce dernier s'empara du dossier litigieux, l'ouvrit d'un geste rageur, se saisit des trois feuilles qu'il contenait et les brandit, telle une arme, contre le vice-consul.

— Je ne puis me calmer ! Je connais cette côte mieux que quiconque. Je côtoie ces roitelets depuis plus de vingt ans d'échanges commerciaux ! Bon nombre d'entre eux ne désirent pas arrêter la Traite ! Ils ont vendu leurs propres peuples durant plus de trois siècles et ils se disent à présent marris de ne pouvoir continuer à le faire. C'est sur la base de leurs doléances que j'ai rédigé ce rapport destiné à assurer nos intérêts et à leur offrir une contre-partie afin qu'ils arrêtent de dépeupler leurs villages !

— Je ne mets nullement en doute votre connaissance des peuples de l'estuaire du Wuri. Vous avez sûrement dû rencontrer quelques hauts dignitaires uniquement soucieux de leur propre bien-être. J'ai, en ce qui me concerne, eu trois entretiens avec des princes qui tiennent d'autres propos que ceux auxquels vous faites allusion...

John Duncan fut interrompu dans sa plaidoirie par *Sir Wells*.

— Vous dites des *princes* ! Vous qualifiez ce *nègre* prétentieux ainsi que sa bande de guerriers de *princes* ! Ce ne sont rien que des sots qui n'ont qu'une intention : nous soutirer plus d'argent en nous rendant responsables de leur infortune !

— *Sir Wells* ! Ayez l'obligeance de permettre à John de nous exposer son point de vue. Il nous faut trouver une solution unanime pour la rédaction du rapport à envoyer au *Colonial Office*.

John Beecroft s'était exprimé d'une voix ferme. Le chargé d'Affaires dut consentir, de fort mauvaise grâce. Il posa le dossier sur la table et alla occuper un fauteuil face à son adversaire.

— Ces roitelets, comme vous écrivez à nommer les dirigeants des royaumes côtiers, ne doivent pas assumer seuls les

conséquences d'une Traite qui a enrichi l'Europe et l'Amérique tandis qu'elle les appauvriissait tout en vidant leurs régions de ses populations...

— Et vous voilà de nouveau prêchant avec sentimentalisme des principes égalitaires qui ne reposent sur rien de concret, Duncan ! Ces roitelets ont vendu leur propres peuples ! Telle est la vérité !

— Pour qu'il y ait un vendeur il faut nécessairement un acheteur. Et nos pays sont ceux qui ont initié ce commerce. Ils avaient les armes et les moyens financiers pour imposer les règles de cette Traite qui ne nous honore pas !

— Messieurs ! L'objectif n'est pas de trouver des coupables à la Traite *négrière* contre laquelle je suis également opposé. Au demeurant, le Congrès de Vienne a eu la judicieuse idée de l'abolir. Nous avons pour mission de faciliter l'établissement de nos *Gentlemen Traders* afin qu'ils convertissent leurs anciens comptoirs de Traite en d'honorables compagnies d'exportation de matières premières. De la matière première ! Voilà, messieurs, ce dont a besoin la Couronne britannique. Je crois savoir que votre litige porte sur les termes des contrats commerciaux. *Sir Wells* exprime clairement son intention qui consiste à corrompre aussi bien les dignitaires que les rois, tout en les dressant les uns contre les autres et en tirer le plus grand profit. Pour cela, il conseille que nous nous servions de la rente annuelle donnée par le *Colonial Office* aux monarques du golfe de Guinée pour les inciter, voire les contraindre à respecter les termes contenus dans nos contrats. Monsieur Duncan, quant à lui, s'oppose à l'usage de cette méthode qu'il qualifie d'immorale parce qu'elle ne permet pas d'établir un dialogue sain avec ces monarques. Dès lors que nous choisissons de leur allouer cette rente, qui en vérité ne compense nullement les pertes qu'ils ont subies, mais nous garantit les meilleures conditions de commerce pour nos agents, nous nous engageons sur un chemin que le vice-consul qualifie de dangereux. Bien que partageant pour moitié vos conclusions, mon cher John, je suis dans l'obligation de soutenir

celles de *Sir Wells* pour l'intérêt de la Couronne.

Sir Wells émit une sorte de grognement pour approuver le verdict du consul. John Duncan avait le regard perdu au loin. Il fallait trouver les raisons de son acharnement à défendre les Côtiers dans son patrimoine génétique. Né des rencontres violentes initiées par des esclavagistes *blancs*, auteurs de viols des femmes déportées, son métissage lui venait d'une lignée d'aïeules ayant, sur deux siècles, été abusées par leurs maîtres dans des domaines situés à la Barbade. Le dernier assaillant était donc son père, un Écossais, qui par sa bonté exceptionnelle, allait l'amener dans son froid pays et plus tard à Londres où il veilla à lui assurer une éducation décente.

John Duncan foulait, à l'âge de quinze ans, la terre de glace d'Europe avec comme seul héritage, celui légué par ses aïeules, depuis la toute première ravie au royaume d'Ashanti, violée dans les cales du bateau qui l'amenait loin des siens, vendue sur l'île de la Barbade, de nouveau contrainte pour finalement mettre au monde une fillette qui allait subir le même sort dès ses jeunes années. L'Aïeule avait transmis son histoire, ses espoirs et ses aspirations à sa fille. La fille, à son tour, légua l'héritage à sa propre progéniture. Duncan avait donc été nourri de ces souvenirs maternels. Il avait vécu dans le domaine de son père, le regard et les idées concentrés sur la condition des Déportés portant nom d'esclaves.

S'il avait décidé d'aller servir dans les régions d'origine de ses ancêtres, c'était parce qu'il désirait, de toute son âme, participer à la libération totale de ce continent. Il portait en lui un rêve à la dimension de Kédura. Un rêve qui hélas n'allait pas se réaliser parce qu'il allait à l'encontre des intérêts de son pays.

L'arrivée du lieutenant Bedingfield, commandant du navire de guerre britannique le *Jackall* suspendit l'échange.

— Bonjour, messieurs. Êtes-vous prêts pour l'ultime combat? demanda le nouveau venu, sans sourire.

John Beecroft dévisagea l'officier debout devant l'encadrement de la porte. Ce fut le chargé d'Affaires qui lui

répondit :

— Lieutenant Bedingfield, même avec l'assistance de tous les anges de l'Éternité, nul ne sera jamais prêt pour comprendre ces *Gens* ! Ils sont incompréhensibles !

— Alors, suivez mon conseil. Pulvérisons-les avec mes canons ! Les survivants réfléchiront par deux fois avant de vouloir à nouveau violer nos édits !

— Vos sentiments ne sont nullement humains, lieutenant, répliqua John Duncan d'une voix froide.

— Croyez-vous qu'ils soient humains ? Ces *Nègres* n'ont pas d'honneur, mais orgueilleux et insolents ils le sont comme jamais aucun peuple ne l'a été à ma connaissance ! riposta *Sir Wells*.

— Notre pays a besoin de ces comptoirs. Nous avons donc ordre d'y maintenir l'influence britannique en privilégiant la négociation par tous les moyens ! Et quels sont ces moyens dont nous disposons, lieutenant ? dit le consul, peu désireux de contredire Wells connu pour son racisme et sa mauvaise foi.

— J'ai un navire de guerre à votre disposition, monsieur le consul. Et j'attends vos instructions.

Beecroft se détourna du capitaine du *Jackall*. Il avisa le rapport de Duncan. Sans l'ouvrir, il le soupesa puis le rangea dans un tiroir. Son regard était songeur lorsqu'il le posa de nouveau sur Bedingfield. Sa voix avait baissé d'un ton quand il prononça ces mots :

— Un navire de guerre contre des monarques certes démunis mais néanmoins à l'affût de la moindre de nos faiblesses !

— Ne leur donnons aucune occasion de nous prendre en défaut, monsieur le consul ! répliqua *Sir Wells*.

— N'êtes-vous pas en train de prêter des intentions belliqueuses à des rois qui n'en ont jamais eu à notre égard ? Non seulement vous allez les corrompre afin qu'ils nous vendent, à vil prix, leurs produits, mais aussi vous allez semer la division au sein de leurs royaumes. Où en est notre *honneur à nous* ?

— Duncan ! Nous avons des ordres stricts à respecter et vos

sentiments humanistes n'ont aucune raison de se manifester ici ! rugit l'attaché d'Affaires.

— Je vous entends bien, *Sir Wells* ! J'estime que nous n'avons nul besoin de consolider les liens commerciaux avec ces royaumes en les corrompant et en les divisant. En quoi serions-nous différents des négriers et des esclavagistes si nous agissons ainsi ?

— John, je comprends votre point de vue. Quel autre moyen disposons-nous pour amener ces rois à signer des contrats commerciaux avec nous ? Un fait est avéré et même s'il ne peut s'appliquer à tous ces royaumes, il montre clairement qu'une bonne partie de ces monarques déplore la fin de la Traite et se plaint de n'avoir plus assez de revenus pour maintenir son train de vie, dit le consul d'une voix conciliante.

— La Traite a introduit dans ces fiefs des mœurs licencieuses, la paresse et la corruption ! Et nous nous apprêtons à amplifier ces fléaux en choisissant la voie préconisée par *Sir Wells* ! lui répondit Duncan.

— Nous n'avons ni le temps ni les moyens de leur dévoiler les dessous d'un commerce équitable, que diable ! Mais enfin Duncan ! Vous jouez contre les intérêts de notre pays et votre hérédité n'est pas une raison suffisante pour expliquer votre attitude !

Sir Wells s'était redressé pour libérer sa diatribe.

— Mon hérédité n'entre nullement en compte dans mes arguments qui partent des sacro-saints principes humanistes également défendus par notre pays, fort justement ! Qu'est-ce qui a motivé nos instances diplomatiques à proclamer l'abolition de l'esclavage ? Pourquoi, après avoir fait montre de telles considérations pour le sort de ces Déportés soumis au joug de la servitude, vouloir aujourd'hui enchaîner les monarques de ces royaumes par des pactes commerciaux où d'entrée de jeu, vous les corrompez afin qu'ils signent des traités qui ne comportent pas seulement la vente de leurs produits mais qui modifient également leurs coutumes au bénéfice de notre civilisation ?

La riposte de John Duncan suscita, pour la première fois, en *Sir Wells*, un sentiment de gêne et de culpabilité. Le lieutenant émit une toux discrète mais ne dit un mot. Ses fonctions ne dépassaient pas le cadre qui lui était assigné, à savoir celui de défendre les intérêts de la Couronne partout où cela était nécessaire en employant ses armes comme moyen de dissuasion et d'intimidation.

Ce fut John Beecroft qui répondit à la mise en accusation de son vice-consul.

— John, il serait souhaitable, dans l'intérêt de notre mission, que vous sépariez vos aspirations à faire triompher une cause juste au bénéfice des Autochtones, des directives de notre ministère. Nous sommes tenus, vous et moi, au respect de ces dernières. N'est-il pas plus louable de proposer une compensation financière et en biens divers à ces monarques plutôt que de les contraindre par la force à signer nos contrats ?

— Pourquoi devrions-nous les contraindre ? Pourquoi devrions-nous leur imposer des méthodes de vente qu'ils ne comprennent pas ?

— Vous allez bientôt nous rendre responsables de leur manque d'intelligence et de leur stupidité ! Comment n'ont-ils pas pu acquérir plus de ruse et plus de bonnes manières après plus de trois siècles de commerce avec nous ? Nous en sommes encore réduits à négocier avec des roitelets incapables de saisir la grandeur de notre pays et d'en adopter la civilisation. Ils perpétuent leurs abominables coutumes tout en se paradant dans nos atours sans rien comprendre des efforts que nous fournissons pour leur apporter un bien-être certain à travers nos produits et la bonne parole de notre bible !

John Duncan adressa un regard de pur mépris à *Sir Wells*, homme d'affaires chevronné, ancien *négrier* s'étant reconverti au commerce des matières premières et à qui la Couronne britannique avait donné mandat, compte tenu de son expérience, pour faciliter l'établissement des *Gentlemen Traders* dans l'estuaire du Wuri.

Depuis un an environ, il avait maille à partir avec le vice-consul farouchement opposé à ses méthodes qui ne tenaient nullement compte des désirs réels des peuples de la Côte. Et contre de la verroterie, des fusils de mauvaise qualité, des étoffes et d'autres produits de toute aussi mauvaise qualité, les commerçants britanniques recevaient des matières premières d'excellente qualité qui allaient approvisionner les usines de transformation, les marchés et les boutiques de leur pays.

— Messieurs ! Restons concentrés sur l'élaboration de nos contrats. *Sir Wells* faites preuve d'un peu de considération envers nos partenaires de la Côte ! Sans eux, vous ne mèneriez pas grand train et n'auriez pas bâti une fortune aussi considérable. Je vais tenir compte des suggestions de John et permettre aux monarques de nous faire part de leurs souhaits. Nous allons néanmoins soumettre au roi du royaume de Bell cette première ébauche. Il est également nécessaire que nous les incitions à l'abandon de certaines de leurs coutumes telles que ces abominables sacrifices en cours lors du décès d'un roi.

Sir Wells maugréa quelques mots pour donner son accord tandis que John Duncan choisissait le retrait stratégique. Il comprenait, une fois de plus, qu'aucun argument n'allait changer la donne au bénéfice des rois de l'estuaire du Wuri. Sans un mot, il se leva de son siège, avisa le consul de son désir de se retirer, salua d'un signe sec de la tête les occupants du bureau et s'en alla.

John Beecroft déclina l'offre de Wells qui se proposait de l'accompagner. Le chargé d'Affaires se croyait à l'abri des représailles avec la présence du navire de guerre. Mais le consul, plus avisé, ne désirait pas que ce dernier vînt chez les Bèlè où il était interdit de séjour par décret du *Prince Noir*.

Les deux hommes sortirent de la pièce, descendirent vers la rade et empruntèrent le wharf. Ils prirent place dans un canot pour regagner le *Jackall* qui mit le cap sur l'estuaire du Wuri.

Bona Bèlè, le *Prince Noir*, avait promis la mort à *Sir Wells* si d'aventure il s'avisait à revenir dans son royaume. Les causes de cette sentence n'allaient être connues que bien plus tard.

CHAPITRE I

Royaume des Bèlè. Estuaire du Wuri – Baie du Biafra, 1850

Des Loups-agneaux à l'assaut du Royaume-bergerie

Bona Bèlè, prince héritier du royaume des Bèlè, était l'incarnation de son arrière-grand-père dont il portait le nom. La tête inclinée vers le sol, le jeune homme montait les escaliers qui conduisaient à la salle du trône de son père. Il ne leva pas celle-ci quand il croisa le notable en chef, Mángá Ndumbè, revenant de *ngea wuba*¹.

— *Yeyè na Ina*² ! Où cours-tu ainsi au point de me marcher sur les pieds ? demanda le vieil homme.

Le prince des Bèlè ralentit son pas et fixa son regard noir sur le notable.

— Je ne cours pas. Si tu veux éviter d'être piétiné, ôte-toi donc de mon chemin ! riposta-t-il gravement et froidement.

— *Tetè*³ ! L'esprit malin te possède, Bona Bèlè !

— Mángá Ndumbè, ton âge ne doit pas te rendre irrespectueux. Poursuis ta route, mon père.

-
1. *Le chemin des poules*, l'expression désigne les toilettes sèches, à l'époque éloignées des maisons d'habitation.
 2. *Yeyè na Ina* expression consacrée prononcée par un *Sóyámbè* qui prend à témoin ses ancêtres féminins réunis sous ce vocable. Le premier terme désigne généralement les femmes de la famille maternelle. Le deuxième est essentiellement donné aux aïeules en général.
 3. *Tetè* : père dans son sens formel et respectueux désigne un aîné ou l'ancêtre masculin qu'on prend à témoin devant une situation incontrôlable.

Le jeune homme dépassa le vieil ami de son père, figé par une surprise désagréable. Bona Bèlè inquiétait l'assemblée des notables. Il alliait une prestance physique à une formidable intelligence. On disait que son orgueil et sa xénophobie n'avaient pas de limites.

On racontait que les Européens qu'il détestait le plus étaient les Britanniques et ceux-ci se tenaient dans la salle du trône de son père. John Beecroft et le lieutenant Bedingfield écoutaient avec attention l'interprète. Bona Bèlè pénétra dans la pièce.

Il s'immobilisa à la porte, les mains derrière son dos raide. La tête aux cheveux ras et noirs, fièrement levée. Il était grand et vigoureux comme un tronc de mandarinier africain et il en avait la solidité. Un pagne sombre ceignait ses hanches étroites. Il avait le torse nu, glabre et mat. Cette sobriété dans sa mise, alors que notables et hommes du peuple, maîtres et serviteurs rivalisaient d'élégance en arborant des atours européens, était assez singulière. John Beecroft avisa la présence du prince Bona et tourna la tête.

Son regard rencontra celui dur et pénétrant du nouveau venu. L'interprète lisait au roi des Bèlè les accords à signer. Le premier article engageait Bèlè et sa descendance à renoncer à la traite négrière moyennant une indemnité annuelle d'environ 1500 livres sterling. Le second article réglait le commerce entre les Anglais et le royaume des Bèlè.

Quant au troisième, il supprimait les sacrifices humains en règle lors du décès d'un roi.

— Il n'en est pas question ! gronda la voix de Bona Bèlè à la lecture de cet article.

Le lieutenant Bedingfield porta la main à son menton pour se donner contenance. Son regard gris alla prendre la mesure de l'implacabilité de Bona Bèlè. Celui que les Britanniques, établis dans l'estuaire du Wuri, surnommaient *The Black Prince* allait certainement leur donner deux fois plus de raisons de faire la guerre. Il était la rébellion. Il incarnait l'esprit malin. Et il avait pleinement conscience de son intelligence, de sa beauté,

de sa force et de sa condition.

Son regard ne savait rien traduire d'autre qu'une morne indifférence ou une animosité permanente envers les Européens.

Bona Bèlè était un monument d'incompréhension.

On le disait inhumain. On clamait qu'il ne savait ni aimer ni pardonner. Les Britanniques étaient, en outre, convaincus que ce jeune homme eût été fort capable de leur livrer un combat à mort, car il demeurait le plus farouche défenseur des coutumes de son royaume.

Ce dernier avança d'une démarche souple et pleine d'élégance vers l'interprète.

— Traduis mes paroles à ces hommes. Dis-leur que le roi ne signera pas ce dernier article. Personne ne leur a reconnu le droit de contester nos coutumes ni de les juger barbares, répliquait fort à propos le *Prince Noir* sans même se tourner vers l'interprète qui tâcha avec un effort louable de rendre cette pensée en anglais.

Lorsque celui-ci eut accompli la mission, Bedingfield résista à l'envie de s'attaquer ouvertement au prince des Bèlè. Il dissimulait avec peine l'hostilité qu'il éprouvait envers ce dernier.

— Diantre ! Il mérite d'être déporté aux Amériques ! Permettez-moi, monsieur le consul, de lui dire mon sentiment !

Le lieutenant Bedingfield ignorait, dans sa riposte, que le jeune Bona Bèlè avait une maîtrise parfaite de sa langue. Mais si ce dernier comprit les mots dans leur moindre sonorité, il n'en laissa rien paraître. John Becroft s'adressa au capitaine du *Jackall* d'une voix ferme :

— Laissez donc le militaire que vous êtes en sommeil ! De la diplomatie, cher ami. De la diplomatie ! Voilà ce qu'il faut. N'entrez pas dans son jeu. Nous risquerions de le regretter. Traduisez, *Mister John* : le gouvernement britannique a uniquement le souci du bien-être de ses partenaires du royaume de Bèlè. Nous laissons au roi le temps à la réflexion. Faites supprimer cette dernière clause.

L'interprète s'exécuta et indiqua aux notables silencieux

depuis l'arrivée de Bona Bèlè, le retrait de l'article litigieux. Satisfait, le *Prince Noir* hocha la tête. John Beecroft signa ensuite le document. Le roi Bèlè échangea avec son héritier un regard plein de signification. Son fils traduisait son propre état d'esprit. Même si la réalité était tout autre pour ce monarque justement opposé aux sacrifices humains, il n'était pas question que l'ordre de leur suppression vînt des étrangers.

Le souverain avait déjà pris la décision d'abandonner plusieurs coutumes qui de son point de vue ne répondaient plus aux normes évolutives de son peuple. Sa Majesté prit la plume et, à son tour, parapha le document.

Avec un imperceptible mouvement de la tête au prince Bona, le roi des Bèlè autorisa de nouveau son fils à exprimer son avis aux Britanniques.

Ce dernier obligea son père et sa voix toujours mortellement calme s'éleva. Son anglais et sa diction impeccable surprirent sûrement les Britanniques. Et elle disait :

— *Ce bout de papier* a sûrement de l'importance pour votre pays, n'est-ce pas, monsieur Beecroft ?

Bedingfield réprima un sursaut de stupéfaction. Bona Bèlè le narguait d'un regard rempli d'éclats d'ironie. Le consul interpellé tourna la tête vers ce dernier avec une économie de gestes qui traduisait sa parfaite maîtrise des mœurs côtières.

— *Ce bout de papier* est important pour nos deux pays, Votre Altesse.

Bona Bèlè acquiesça d'un signe imperceptible.

— Si tel est le cas, assurez-vous qu'aucun des accords qu'il stipule ne soit violé par vos compatriotes.

— Nous y avons toujours veillé. Vous n'êtes pas sans le savoir, Votre Altesse !

Bona Bèlè, de nouveau, acquiesça, puis sans plus ajouter un mot, il s'inclina devant le trône de son père. Il lui adressa quelques phrases en ngála, d'une voix placide. Il accorda une dernière attention aux Britanniques. Enfin, il tourna les talons et quitta la salle du trône. Bedingfield et Beecroft émirent un soupir

de soulagement. La tension était montée de plusieurs crans dès l'entrée du *Prince Noir*. Les Européens eurent l'impression que même les notables regroupés autour du roi semblaient plus détendus.

Beecroft appréhendait déjà les mois à venir. Car, s'opposer à 'Bona 'Bèlè, dès son investiture, ne serait pas de tout repos. Les confrontations promettaient d'être violentes. Le vieux roi des 'Bèlè était au crépuscule de sa vie. Il avait un héritier qui voulait vaincre et ne pas pardonner.

Il allait lui falloir une volonté inébranlable pour amener ce jeune homme à comprendre que l'honneur véritable n'était pas à confondre avec l'orgueil et le pouvoir de tuer et de vendre ses compatriotes.

Mais de l'honneur, 'Bona 'Bèlè bá Loó'á 'Bona 'Bèlè bá 'Dóo n'en était point dépourvu. Les raisons de ses agissements tenaient dans un autre registre. Il n'avait pas du ressentiment contre les Britanniques par simple caprice ou par cupidité. Non ! Son combat se situait à un niveau que ses adversaires ne voulaient pas atteindre. Il leur était alors plus commode de le juger barbare et inculte. Le *Prince Noir* en était profondément conscient. Il savait si bien le peu d'estime qu'accordaient ces Européens aux autochtones et il en avait souffert toute une vie.

'Bona 'Bèlè n'était nullement dépourvu d'émotion. 'Bona 'Bèlè n'était pas sans sentiment. C'était, hélas, tout le contraire du personnage que le royaume des 'Bèlè connaissait. Il menait une lutte quotidienne, un combat ardu pour brider ses passions, pour tenir les battements de son cœur fougueux à l'abri du mépris de l'autre.

Il quitta la salle du trône comme il était venu et regagna sa propre concession. Il avait vingt-cinq ans. Son raisonnement était celui d'un Ancien de l'Éternité.

Il avait le tourment ancré au-dedans de lui. Devant son logis se tenaient ses cousins, les princes Kala et 'Bolángá, deux de ses plus fidèles compagnons. 'Bona 'Bèlè les salua d'un signe de la tête. Ils s'inclinèrent pour marquer leur allégeance et leur

attachement.

— Tout est-il prêt pour la chasse ?

Ils s’empressèrent de lui répondre. Le *Prince Noir* prépara lui-même son matériel.

Dans la grande concession des *Mièbè*¹, les serviteurs, assistés par ses tantes, ses cousines et ses sœurs aussi apprêtaient les récipients, entassaient du petit bois, vérifiaient la stabilité des étagères fixées au-dessus des foyers.

Bona Bèlè était un chasseur fameux et il fallait une vingtaine de personnes pour transporter les carcasses impressionnantes de ses proies. Au moment où il quittait l’ombre de sa chambre, un messenger venu du palais de son père demanda à lui parler.

— *Sóyámbe*² !

Bona Bèlè le dévisagea d’un air impatient. En vérité, il était fort contrarié de voir à quel point on le redoutait. Le messenger du roi maintenait la tête inclinée. Sa locution laborieuse témoignait de la panique qui bouleversait sa pensée. À cet instant précis, il devait se souvenir de cette mésaventure, connue de tous, et dont avait été victime un de ses collègues. Le pauvre homme eut la lourde tâche de transmettre au *Prince Noir* une mise en demeure des Anglais qui le sommaient de cesser de terroriser les commerçants européens installés chez les Bèlè.

On raconte aussi que ce messenger n’avait pas eu le temps de terminer sa mission. Il en était à la lecture du dernier article lorsqu’un grondement de tonnerre l’avait interrompu.

On raconte que le malheureux n’avait même pas eu le temps d’implorer la miséricorde du dieu de Fada Séka³.

-
1. *Mièbè* et son singulier *Mwèbè* désignent les quartiers réservés aux cuisines et aux logements des femmes.
 2. Contraction des mots *Sóm Sóm ’á Muná Ñambé*, signifiant le fils ou la fille de Ñambé, Dieu Unique, mais Multi-Manifesté dans la cosmogonie des BoMbongó. *Sóyámbe* est de noble naissance.
 3. Déformation de Father Saker.

On raconte enfin que fou de colère, Bona Bèlè lui avait tranché la tête d'un puissant coup de machette. On raconte tout cela. Et bien plus à son sujet.

Mais la vérité était tout autre. Personne ne s'en souciait. Il laissait courir. Il laissait la rumeur gronder. Il acceptait la réputation qui était la sienne.

Cela n'avait aucune importance. Et là devant lui, parce qu'il tenait une machette à la lame bien brillante, l'envoyé de son père avait perdu toute dignité. C'est à genoux qu'il termina son discours, le cou ployé, attendant que sa tête lui fût ôtée par celui qui avait droit de vie et de mort sur sa personne. Bona Bèlè émit un grondement. Le serviteur libéra un gémissement.

— Relève-toi.

Il obéit promptement. Sans doute son prince le voulait-il debout pour mieux lui couper la tête ?

— Voici ma réponse : je suis absent pour le reste de la semaine. Mon cousin me représentera à ce procès. Interdiction à tous mes guerriers d'apparaître dans cette cour, de témoigner ou de se mêler aux conflits qui ne manqueront pas d'éclater. Les Anglais n'auront qu'à se débrouiller seuls.

Le messager en était tout étonné d'avoir conservé sa tête. Et il l'était à tel point qu'il n'avait pas assimilé dans leur clarté, les mots de son prince. Il se garda bien de le lui faire comprendre. À coup sûr, avec une telle outrecuidance, c'en était fait de lui. Heureux d'être en vie, il se prosterna. Il remercia et il se retira à reculons après avoir attiré sur son maître la bénédiction du dieu de Fada Séka.

Voilà l'erreur qu'il ne fallait pas commettre. Bona Bèlè n'avait jamais autant détesté une divinité que celle-là ! Le dieu d'Alfred Saker !

— Si tu tiens à ta tête, disparaiss avant que je n'aie levé ma machette !

Et l'infortuné comprit enfin. Il comprit que le *Prince Noir* n'aimait pas le dieu de Fada Séka. Miséricorde divine ! Mais ce n'était un secret pour personne cette affaire-là ! Il se sauva

comme un éperdu qui n'arrêta sa course que devant les marches du palais du vieux roi. Ses compagnons furent tout à la fois soulagés et mécontents de le voir en vie.

— Hein ? s'écria l'un d'eux d'un air stupide.

— Quoi ? répliqua un autre sans plus d'intelligence dans son expression.

— Ébolo ! Tu n'es pas parti chez *Ngum 'a Njɔw*¹ !

— J'ai couru plus vite que *Ngum 'a Njɔw* ! hoqueta l'héroïque personnage fier comme le coq de la basse-cour de sa digne mère.

— Aucun être humain ne peut courir plus vite que la machette de *Ngum 'a Njɔw* ! lança un troisième serviteur fortement dégoûté de voir son compatriote en vie.

— Eh ! Tu me vois et tu me prends pour un fantôme ? Laissez passer le messager de *Sóyámè* Bona Bèlè ! J'ai un devoir à accomplir !

Puis, tête haute, poitrine bien bombée et remplie d'air creux, le héros du jour franchit la haie humaine et monta les marches sans un regard en arrière. Il était très fier. Assurément.

Il était si fier d'avoir réussi à échapper à la mort qu'au moment où il parvint devant la lourde porte gardée par quatre guerriers, il réalisa avoir oublié la moitié du message du *Prince Noir*.

Quant à ce dernier, sa colère ne s'était pas calmée. Il la brida néanmoins avec une maîtrise acquise au fil des ans. Il se tourna vers ses amis et les invita à le suivre. La chasse l'apaisait. Mais quelque chose de plus fort encore agissait sur ses nerfs avec une efficacité inquiétante.

C'était son secret. C'était-là la véritable source de sa

1. *Ngum 'a Njɔw* : *Ngum* (lire *Ngoume*) le vainqueur est aussi fort que *Njɔw* l'éléphant, l'une des appellations du prince Bona. Dire de Bona Bèlè qu'il est *Ngum 'a Njɔw* revient à le reconnaître comme un futur roi invincible qui ne transige sur aucune faute, offense ou même faiblesse de la part de ses sujets, mais aussi des étrangers comme la suite de ce récit va le montrer.

puissance, de son magnétisme. C'était véritablement là qu'il puisait ses connaissances. Et ses amis savaient que lorsqu'ils atteindraient les profondeurs de la forêt, leur prince les quitterait.

Il s'en irait plus loin encore, seul, sans d'autres armes que sa machette, son arc et ses flèches. Tandis qu'ils peineraient à capturer de ridicules proies telles que des lièvres, des pangolins ou des biches, Bona Bèlè, chassant de son côté, reviendrait au bout de trois ou quatre jours. Il se débarrasserait de son arc qu'il confierait à son aide.

Il leur donnerait ensuite l'emplacement exact où avait été déposé le produit de sa chasse solitaire. Et la colonne d'hommes, en suivant le chemin balisé, arriverait devant un amoncellement impressionnant de carcasses. Tous ces animaux auraient des gorges béantes. Certains, vivant encore, seraient attachés aux troncs d'arbres ou emprisonnés dans des cages. Et tous se poseraient la même question. Une question demeurée à ce jour sans réponse : Comment un seul homme pouvait-il tuer ou capturer autant d'animaux ?

Bona Bèlè bá Lób'á Bona Bèlè bá Dóo possédait la réponse à cette question. Mais il n'était nullement disposé à partager ce secret avec ses compagnons. Du moins pas pour le moment. On racontait donc qu'il avait signé un pacte avec le chef des diables, Lucifer. On disait qu'il avait donné la moitié de sa vie à Lucifer. Mais Lucifer était le diable du dieu de Fada Séka. La conclusion tirée de cette logique était donc que Fada Séka incarnait le fils de son dieu et Bona Bèlè représentait son maître Lucifer.

Dieu avait un fils, Fada Séka. Mais cet infécond de Lucifer devait se contenter d'un serviteur : *The Black Prince*. On ne s'étonnait plus lorsque les fidèles de l'église de Bethel se signaient devant le produit de chasse du *Prince Noir*. Ces mêmes fidèles s'empressaient de répandre des rumeurs sur les pouvoirs mystiques de ce dernier. Et ils s'en donnaient à cœur joie. Tous, sans exception, avaient vu Bona Bèlè se transformer en lion ou était-ce en python ? Qu'à cela ne tienne ! C'était parce qu'il avait le don de se métamorphoser en animal qu'il pouvait piéger

ses semblables.

Bona Bèlè savait tout ce qu'on disait sur son compte. Mais jamais il ne daignait y répondre.

CHAPITRE II

Royaume de Bèlè – 1857

À propos de la justice des Hommes. Qui juge et qui accuse ?

La *Cour d'Équité* ou tribunal de commerce était une maison basse en bois composée de deux pièces. La plus grande faisait office de salle d'audience. Une trentaine de bancs étaient disposés en demi-cercle autour d'un trône que devait logiquement occuper le juge des litiges. La *Cour d'Équité*, établie depuis un an seulement, réglait les rapports commerciaux entre les marchands britanniques et leurs interlocuteurs Éwâlè. Les membres de cette Cour étaient principalement les subrécargues des navires à quai et les notables du pays.

En cette journée de chaleur et de poussière, la *Cour d'Équité* était réunie à la demande de quatre plaignants britanniques, les nommés, Edwards Marks, négociant établi à Bristol, Clark Kipling, commerçant résident à Liverpool, Ronald Farley, marchand localisé à l'endroit précédemment nommé et Charles Lawson, venu de l'île de la Jamaïque exercer le métier de négociant au royaume de Bèlè. Les quatre plaignants reprochaient aux six accusés des crimes qui suscitaient des rires singuliers chez ces derniers.

Le consul Thomas Hutchinson avait remplacé John Beecroft, décédé trois ans plutôt. Le représentant britannique devait présider la Cour assisté du pasteur Alfred Saker.

Le vieux roi des Bèlè¹ ne quittait plus ses appartements. Le monarque s'était retiré des affaires de son royaume. Il consacrait, depuis plusieurs années, son temps à la méditation et à la consolidation d'une alliance antique avec l'énigmatique peuple de l'eau au sein de sa puissante confrérie.

Son héritier, Bona Bèlè, n'avait pas voulu prendre part à ce procès. Une fois de plus, il avait délégué ses pouvoirs à son cousin, le paisible Ndèdí Lóòè. John Adams et Andrew Robertson étaient les subrécargues des deux navires anglais amarrés au ponton des Bèlè. Les notables arboraient leurs costumes traditionnels, larges bandes de tissus aux couleurs sombres, nouées autour des tailles parfois épaisses, des ventres proéminents posés sur des cuisses boudinées.

Leurs poitrines étaient moulées dans des sous-chemises, *Moni no kèss*², d'une blancheur immaculée.

Si les Britanniques avaient mille défauts à reprocher aux BoMbôngò, il y avait en revanche une qualité qu'on ne pouvait leur dénier : leur attachement à la propreté de leurs personnes et de leurs maisons. Les Côtiers avaient en abomination les souillures de toutes sortes. Ils poussaient le souci de la perfection jusqu'à balayer leurs routes à la tombée du soir.

— *Headmen ! Stand up ! Dis is the court of equity of the king Bell !*³

La voix de l'interprète résonna tout d'un coup pour annoncer l'arrivée du consul Hutchinson et du capitaine Bedingfield.

Les *Headmen* ou notables se levèrent pour accueillir les

-
1. Bona Bèlè étant un personnage d'*Ailleurs*, sa filiation ancestrale et mystique l'est aussi.
 2. *Moni no kèss* (Moni no kaisse), expression pidgin issue de la déformation de l'anglais et qui signifie littéralement, *l'argent n'a pas suffi*, est un sous-vêtement de couleur blanche qui doit son appellation au fait qu'il était le second choix pour les acheteurs ne disposant plus d'assez d'argent pour s'offrir une autre chemise.
 3. *Notables ! Levez-vous ! Voici la Cour d'Équité du roi Bèlè*, en pidgin. *This is King Bell's Court of Equity*, en anglais.

Britanniques. Thomas Hutchinson salua d'un hochement de la tête les membres du jury, les plaignants et les accusés. Ils reprirent chacun leur place. Le prince Ndèdí Lóbè vint occuper la place dévolue à l'héritier du trône, Bona Bèlè.

Le consul britannique nota ce nouvel affront mais ne dit un mot. Depuis sa prise de fonction, le *Prince Noir* n'avait pas manifesté le désir de le rencontrer. Il avait fini par éprouver une singulière inimitié envers le jeune homme. Ce sentiment avait matière à perdurer car il ne se passait pas un mois sans que le consul en visite dans l'estuaire n'entendît des échos des exploits guerriers et des insubordinations du prince héritier des Bèlè.

Et la pire des offenses demeurait cette fin de non-recevoir que lui avait opposé le *Prince Noir* qui vivait dans sa concession, tel un monarque entouré d'une élite militaire intransigeante. Les Britanniques avaient sincèrement du souci à se faire.

Bona Bèlè était en train de changer les données des rapports entre Européens et Autochtones.

Thomas Hutchinson avait, à chaque visite, la désagréable impression que leur présence dans cet estuaire était comme une intrusion intolérable. Il lui tardait de remédier à cet inconfort et de montrer à ce jeune homme de quel côté étaient la raison et la force.

— Lisez le rapport du procès ! ordonna Thomas Hutchinson à l'interprète qui faisait office de greffier.

— Il y a quinze jours, la *Cour d'Équité* du royaume des Bèlè a été saisie par les sujets de Sa Majesté la reine Victoria, les nommés Marks, Kipling, Farley et Lawson. Les plaignants accusent leurs interlocuteurs, les sujets de Sa Majesté le roi Bell¹, les nommés Piiso, Ekwè, Sópó, Dalé, Elong et Mudiki de n'avoir pas respecté les termes du *trust*². Les accusés auraient

1. Mauvaise transcription du nom Bèlè en anglais. Pour en savoir plus lire l'ouvrage précité.

2. Le *trust*, mot anglais, était un système d'échange commercial bâti sur la base du troc et sur une confiance mutuelle entre les deux parties.

reçu des plaignants une quantité de marchandises qu'ils s'étaient engagées à écouler dans l'arrière-pays et à leur remettre la contrepartie équivalente. Les sujets de Sa Majesté le roi Bell ne se sont apparemment plus acquittés de cette mission. Alors les plaignants réclament le remboursement de leurs biens.

L'interprète se tut. Le consul alla s'assurer auprès du révérend Alfred Saker que c'était la centième plainte de ce genre enregistrée depuis la création de la Cour.

— Faites comparaître les accusés.

Piiso et Èkwè furent appelés à se défendre les premiers. Les deux hommes reconnurent avoir reçu des marchandises de la part d'Edwards Marks et de Clark Kipling.

— Qu'avez-vous fait de ces marchandises? s'enquit le consul britannique.

Le sieur Piiso se souvint soudain qu'il y avait peut-être quelques parasites logés dans son cuir chevelu. Il entreprit donc avec application de déloger ces derniers. Cet exercice lui prit du temps et le dispensa pendant un long moment de répondre à cette question.

— Fiche donc la paix à tes poux, mon bonhomme! s'écria le révérend Saker de sa voix de stentor.

Thomas Hutchinson esquissa un sourire devant cette riposte. Alfred Saker connaissait parfaitement l'esprit malicieux des autochtones. La verdeur de son langage était à la mesure de leurs ruses.

— C'est que ces poux me coupent les pensées, répliqua le prévenu en grattant avec plus de vigueur son cuir chevelu, qui ne logeait, bien entendu, aucun parasite.

— Piiso! Dieu te regarde et je peux t'assurer que ce qu'il voit le met très en colère!

Piiso cessa son manège. Cet esprit retors avait certes la crainte du châtement divin, mais il ne pouvait le concéder au pasteur. Il lui adressa un regard inquiet et protesta d'une voix désapprobatrice :

— Wèè ! Fada Séka! Il ne faut pas faire entrer notre Bon

Dieu ici !

— Parce que tu t’imagines sans doute qu’il lui faut ton autorisation pour qu’il vienne te punir ? riposta Alfred Saker d’un ton péremptoire.

— *Ba Tètè* !¹ Cela ne devrait même pas être ! Je ne mérite aucune punition !

— Tu seras puni si tu as offensé notre Père qui est aux cieux !

— Mais qu’il reste aux cieux pour une fois et nous laisse régler nos affaires ici à terre !

Le notable Piiso était connu pour son caractère vraiment peu commode. Sa croyance était à l’image de son esprit versatile. Elle lui était utile quand il pouvait en tirer parti. Il s’en défaisait aussitôt si d’aventure il soupçonnait ce nouveau Dieu de ne pas approuver ses nombreux actes mauvais. C’était précisément le cas. Mais Alfred Saker était rompu à l’exercice. Il pouvait afficher, si cela était nécessaire, la même mauvaise foi spirituelle.

— Tu vas reconnaître devant Dieu et ses Anges que tu as pris les marchandises de ces hommes oui ou non ?

— Fada Séka ! J’ai déjà dit que j’avais pris leurs marchandises ! Il faut vraiment laisser notre Bon Dieu et ces grands messieurs les Anges se reposer un samedi matin ! C’est qu’ils auront tellement à travailler demain à l’église !

Des éclats de rire noyèrent la salle. Malgré la roublardise évidente de l’accusé, même Thomas Hutchinson ne put réprimer un sourire. Il n’enviait pas la position du révérend Saker en butte à l’esprit bien malin du noble Éwálè.

— Donc tu affirmes avoir pris ces marchandises devant Dieu et ses Anges ? reprit le pasteur imperturbable.

— Je l’ai déjà dit, Fada Séka.

— Et qu’as-tu fait de ces produits ?

1. *Par mes ancêtres* ! Interjection déclamée pour marquer sa surprise, sa désapprobation en prenant à témoin ses vénérables ascendants.

— Cette histoire est si longue, Fada... vous pensez que notre Bon Dieu est assez patient pour l'écouter ?

— Je ne te demande pas de me raconter ta naissance, Piiso ! Où sont les marchandises ?

— Les marchandises ! Je suis un honnête homme ! Vraiment honnête ! C'est la pirogue d'Èkwè qui est responsable de la disparition de ces biens ! Demandez donc à Èkwè ce que sa pirogue a fait ! Elle s'est mise à prendre l'eau dès qu'on s'est éloignés de notre pays pour aller à Èwodí¹. Dans les marchandises, il y avait du sel. Beaucoup de sel, et ça pèse lourd, du sel ! Il y avait aussi de la poudre à fusil et ça, les *Méngú*² n'aiment pas trop cette poudre sauf si on leur en donne un peu ! Quand cette maudite pirogue s'est mise à prendre l'eau, Èkwè qui connaît bien son *Jéngú*, m'a crié de jeter un paquet de poudre pour apaiser celui-ci et pour chasser l'eau de la pirogue. Mais ce *Jéngú* était d'une voracité digne d'une femme enceinte, c'est moi qui vous le dis ! Non, il n'était pas rassasié ! Alors, je lui donnai un autre paquet et un autre encore ! Plus il dévorait la poudre, plus l'eau noyait notre pirogue. Alors j'ai dû jeter toute la poudre à l'eau...

— *You stop with this foolish trouble !*³ cria l'interprète passablement énervé.

Un silence de stupeur suivit cette injonction. Thomas Hutchinson se racla la gorge, prêt à intervenir. Il lança un regard au révérend Saker pour quêter son approbation. Ce dernier lui adressa un geste de la main lui signifiant qu'il voulait continuer l'interrogatoire. Piiso s'était tu, chagriné d'avoir été si grossièrement interrompu dans son récit d'honnête homme.

Le révérend Alfred Saker inspira longuement. Il promena

-
1. L'île d'Olí ou d'Èwodí située sur le fleuve Wouri est peuplée par les descendants de l'ancêtre Mbongo.
 2. Les *Méngú* sont des entités aquatiques ayant la capacité de vivre également hors de l'eau. *Jéngú* en est le singulier.
 3. *Assez de cette histoire stupide ! (That's enough of this stupid story ! en anglais.)*

son regard pâle sur l'accusé qui tâchait de donner l'impression d'une bonne foi indiscutable. Il savait ce combat perdu d'avance. Néanmoins, il voulait voir jusqu'où cet homme pouvait aller dans la fourberie.

— Bien, Piiso! *Jéngú* d'Ékwè a dévoré toute la poudre à fusil. Et le sel? Qu'est-il arrivé au sel?

À peine avait-il posé cette question que l'évangéliste regretta d'avoir émis de tels propos. Confronté à la malice du notable Piiso, il n'avait pas assez assuré ses arrières. Celui-ci se révéla plus roué qu'il ne l'avait soupçonné. La réponse de l'accusé tomba sous le coup d'une logique incontournable.

— Cette maudite pirogue buvait toujours de l'eau malgré nos efforts. Le pire ennemi du sel, c'est l'eau! J'ai crié aux *Méngú* : mais vous n'avez pas besoin de ce sel! Laissez-nous donc notre sel pour nos femmes! Mais vous pensez bien qu'ils ne m'ont pas écouté. Ils ont bu notre sel et notre pirogue continuait à prendre l'eau...

— Elle devait être grande cette pirogue pour « boire » autant d'eau sans couler! fit remarquer le subrécargue John Adams, d'un air caustique.

— Oui, *Massa*¹ ! son ventre était aussi grand que votre navire !

Les Britanniques ne s'étonnaient plus de rien. L'imagination des Côtiers était le domaine le plus fertile qui fût. Le sieur Piiso posait ses yeux noirs et brillants sur chacun d'eux en quête d'un signe montrant leur crédulité.

— Il n'y a rien à espérer de ces hommes ! dit le consul Thomas Hutchinson d'une voix excédée. Ce procès tourne à la mascarade. Je ne suis pas disposé à écouter les cinq autres rivaliser d'imagination pour nous exposer les mensonges les plus éhontés. Ont-ils les moyens de s'acquitter de leurs amendes ?

1. Déformation de *Mister* : *monsieur*, en anglais.

L'interprète traduisit la question en pidgin. Les deux Èwálè¹ manifestèrent leur étonnement. Les autres crièrent qu'ils n'avaient pas encore été jugés. Les *Headmen* abondèrent dans leur sens. Piiso et Èkwè protestèrent en assurant qu'on ne pouvait en aucune façon les tenir pour responsables des caprices des *Méngú* et de la pirogue.

— Narguez donc la justice des hommes ! Narguez-la et riez-vous des efforts d'honnêtes gens ! Mais la Justice de Dieu vous attend au jour du jugement !

La voix du pasteur domina celles des autres.

Aussitôt, les notables et les accusés jugèrent plus prudent de calmer leur indignation.

Le consul Hutchinson prononça la sentence et condamna les six autochtones à payer une amende forfaitaire aux quatre Britanniques.

Ceux qui ne disposaient pas de cette somme devaient offrir l'équivalent en biens matériels, excepté les esclaves. Piiso se proclama le plus pauvre et le plus démuné des hommes. Il offrit donc en gage sa fille d'une dizaine d'années. Les Britanniques déclinèrent l'offre. Et on le menaça de déportation à Fernando Po pour pratique d'esclavage.

Le consul, l'interprète, le pasteur Saker et le capitaine Bendingfield quittèrent la pièce. Marks et Kipling regagnaient eux aussi la sortie lorsqu'ils furent interpellés par Piiso et Èkwè.

— *You thief men ! you give wi a bad gun powda !*² cria Piiso lorsqu'il sut le jury hors de portée de sa voix coléreuse.

— Espèce de singe mal dégrossi ! Ton histoire de pirogue était un mensonge ! riposta Marks.

Piiso et Èkwè avaient bien entendu acheminé les marchandises à bon port. Mais la poudre à canon s'était révélée

1. Èwálè devenu Douala dans sa transcription moderne, désigne les descendants de cet ancêtre.

2. Voleurs ! Vous nous avez donné de la mauvaise poudre à canon ! (*Thieves ! You gave to us bad gunpowder !* en anglais.)

légèrement défectueuse. Ils avaient néanmoins pu vendre leur stock. Comme ces commerçants avaient tardé à revenir, ils avaient cédé les produits échangés contre leurs marchandises à un autre navire sans penser aux conséquences de leurs actes.

À vrai dire, ils n'avaient aucun respect de la parole donnée. Contrairement à Marks et à Kipling qui faisaient preuve d'une certaine honnêteté, gage indispensable dans leur profession où les pertes, surtout dans le golfe de Guinée, étaient monnaie courante. Dès lors, ils ne pouvaient souffrir l'attitude des autochtones. Et ils eurent beau traiter ceux-ci d'hommes de peu de foi et sans honneur, ils se heurtèrent toujours aux mêmes sourires suffisants et méprisants. Piiso et Ekwè estimaient qu'il était fort juste de disposer du fruit de ces marchandises car les Anglais avaient mis longtemps à venir réclamer leur dû.

Thomas Hutchinson prenait congé du pasteur Alfred Saker lorsqu'un coup de feu retentit. Les quatre hommes se tournèrent vers la *Court of Equity*. Deux notables sortaient de la salle précipitamment. Il y eut des cris et des imprécations. Le capitaine Bedingfield dégaina son pistolet et courut vers le tribunal. Les gens affluaient de toutes parts. Le révérend Saker emboîta le pas au consul lancé à la suite du capitaine.

D'une main impatiente, Bedingfield écarta les hommes pour accéder au cœur du drame. Kipling tenait encore son arme. Une forme était allongée sur le sol de terre battue.

La fleur de sang s'épanouissait sur la poitrine de Piiso aux yeux grands ouverts et où se lisait encore la surprise, ultime émotion éprouvée pour cette riposte mortelle. Bedingfield s'inclina vers le corps pour prendre le pouls. Piiso avait cessé de vivre.

— Bonté divine ! Que s'est-il passé ici ?

Kipling, sous le choc, pointa son pistolet sur sa victime.

— Il a menti, mon capitaine !

— Et il s'en est vanté ! renchérit Marks.

— Était-ce une raison suffisante pour lui tirer une balle en plein cœur ?

Alfred Saker et Thomas Hutchinson s'approchèrent.

— Clark Kipling, je vous mets aux arrêts ! conclut le capitaine Bedingfield en prenant l'arme de son compatriote.

— Il ne suffit pas de l'arrêter. Suivez mon conseil et embarquez tous les plaignants dans votre navire avant la tombée de la nuit.

Thomas Hutchinson s'assurait que l'autochtone était bien mort. Il leva la tête et dévisagea le pasteur.

— Expliquez-vous, mon révérend !

— Piiso appartenait au clan de la royauté de ce pays. Oserais-je vous confier que je redoute la réaction du prince Bona Bell ?

— Voilà un homme qui m'indispose singulièrement ! Nous n'irons nulle part ! Et s'il lui prend l'envie d'exercer des représailles, il aura une réplique à la mesure de son entêtement !

Thomas Hutchinson n'avait pas la patience de John Beecroft. Il se lassait vite de jongler avec les mots pour être agréable à ces monarques. Il donna donc raison à son capitaine. Le corps de Piiso fut rendu à sa famille et les nobles dames du pays des Bèlè commencèrent un concert de lamentations unique.

Misères des agents et des missionnaires britanniques

« Et si nous évoquions les désagréments rencontrés par les messagers agents et missionnaires anglais dans l'exercice des fonctions qu'aucun de nous ne leur a reconnues ?

Par le Léopard sacré de nos Ancêtres ! Pourquoi voulaient-ils nous empêcher de gouverner nos royaumes, selon nos croyances et nos traditions séculaires ?

Comprenez-vous que, las de cette ingérence, nous ayons choisi de résister à l'invasion de ces Renards déguisés en coqs guerriers et résolus à pénétrer dans nos terres perçues comme des poulaillers à piller et à soumettre ? »

**Plaidoirie de Ñásám Kum'á Mbèdi, du royaume de Bèdi,
Mutángadí mwá Wulí, 1858**

CHAPITRE III

Misères des agents et des missionnaires britanniques

Bona Bèlè revenait d'une partie de chasse lorsqu'on lui annonça la raison de ce tumulte.

Les années avaient passé sans changer l'état de ses rapports avec les Britanniques. Le retrait de son père à présent souffrant l'avait amené à prendre en charge les affaires du royaume. Et il dirigeait celui-ci d'une main sûre. Comme il ne pouvait décemment pas passer outre à la parole du roi, il avait vu ses notables s'approprier en son nom des privilèges auprès des commerçants européens. Il était contraint d'agréer l'indemnité annuelle allouée au roi. Respectueux des coutumes, il n'aurait pu mettre un terme brutal à cette incurie. Il n'était pas encore monarque.

Mais les véritables raisons de sa patience étaient ailleurs. Son heure n'était pas encore venue. Alors, il subissait avec calme et froideur la condescendance et le mépris des Britanniques lorsque les représentants de leur reine déposaient à ses pieds le fameux *Dash*¹.

Depuis sept ans, il n'avait jamais touché à cette indemnité. Il laissait le soin au notable en chef de l'enregistrer et de la conserver pour le compte du vieux roi.

1. Expression entrée dans les mœurs du Littoral camerounais et qui signifie aujourd'hui « cadeau ». Mais à l'origine, le *Dash* était une rétribution instaurée par le *Colonial Office* après l'interdiction de la vente des Africains au congrès de Vienne en 1815, supposée compenser « la perte » de revenus des monarques des baies du Biafra et du Bénin.

À trente-deux ans, Bona Bèlè avait gagné en maturité, en prestance et en sagesse. C'était un formidable adversaire pour ses nombreux ennemis. Il s'imposait sans coup férir dans tous les combats qu'il menait. Qu'ils soient verbaux ou physiques, qu'ils se déroulent dans les mondes parallèles et mystiques de *Ndimsi* ou sur la surface tourmentée du Wuri, le *Prince Noir* les remportait tous !

Bona Bèlè revenait donc d'une autre partie de chasse lorsqu'on lui apprit le meurtre de Piiso. Il n'alla pas dans ses appartements. Il descendit vers la rade et vit le navire de guerre britannique. Le prince sourit. Il ne compatissait nullement à la mort de son notable. Il avait connu ce parent éloigné malhonnête et sans scrupule. Cependant, il n'aurait pu laisser passer une si belle occasion de pousser les Britanniques à bout. Il s'agissait pour lui d'affirmer l'autorité de son peuple au regard du *Mbongo*¹ venu s'imposer sur sa terre.

Non ! Bona Bèlè n'était pas dénué de sentiments. Il menait une lutte ardue pour son honneur et pour l'honneur de son peuple. Et chaque jour, il était profondément éprouvé de voir à quel point les hommes de sa tradition essayaient de complaire aux *Mbongo* pour la simple satisfaction de leurs envies. Il était triste de constater qu'ils étaient prêts à tout vendre à condition qu'ils fussent abreuvés d'alcools importés, à condition qu'ils fussent habillés d'étoffes importées, à condition qu'ils eussent la possibilité de s'offrir les plus belles femmes et les plus beaux atours.

C'était cela l'abominable piège contre lequel le *Prince Noir* luttait en opposant aux Britanniques la rigueur de ses coutumes.

Oui ! Il leur opposait ses coutumes incompréhensibles et inhumaines de leur point de vue. Et dans cette guerre pour l'honneur et pour la dignité, il avait également compris qu'il était

1. *Mbongo*, l'étranger venu de l'Ouest, région où les Anciens situent l'Europe par rapport à leurs terres.

aussi son propre ennemi. Il n'avait pas encore estimé à sa juste valeur le pouvoir dévastateur de la *Force Une* déposée en lui. Et pour l'heure, il l'utilisait contre ceux venus imposer leur civilisation au pays des Bèlè.

Il regagnait ses appartements lorsque son valet personnel vint lui annoncer que le révérend Saker désirait le rencontrer. Bona Bèlè dévisagea son employé d'un œil perçant. Il ne lui répondit un mot et poursuivit son chemin jusqu'au seuil de sa chambre. Le fidèle serviteur suivait son maître et se tenait trois mètres derrière ce dernier.

— Je suppose que Ngandó s'est fait le porte-parole de Saker ? lui demanda-t-il.

Il n'y avait pas de voix plus froide, plus profonde et plus dénuée d'émotion que celle du prince héritier des Bèlè. Jamais il n'élevait le ton. Jamais il n'exprimait plus d'une idée à la fois. Il aimait aller à l'essentiel et son initiation lui avait conféré une maîtrise certaine de ses sentiments et une connaissance non négligeable de la nature humaine. Bona Bèlè avait une force matérielle : la foi aveugle que lui témoignait une centaine de jeunes guerriers issus de la classe d'hommes libres et farouches.

Initié, appartenant à *Isango* de *Jèki Olo*, l'une des plus puissantes, sinon la plus résistante des confréries de cette côte, il était à la tête des membres de toutes les classes d'âge au-dessous de la sienne dans la congrégation créée trente ans plus tôt par son père et trois de ses meilleurs amis, également monarques. *Jèki Olo* s'opposait, depuis une vingtaine d'années, à trois autres confréries plus vieilles et tout aussi puissantes.

Ces dernières s'étaient, au fil des siècles, peu à peu, écartées du pur enseignement des *Maso*¹. La quête du pouvoir et de ses richesses matérielles avait conduit les dirigeants de ces confréries à franchir les limites imposées par leurs ancêtres.

1. *Maso* ou *Maso má Ndala* signifient en ngála, *Les Révélations* ésotériques et spirituelles liées au Culte ancestral des BoMbongo. Voir Lidé, Op.cit.

Le culte *Jéngú* en avait perdu de sa limpidité et s'entachait des désirs grégaires de ces hommes ayant bafoué les termes de l'alliance sacrée entre ce formidable peuple des profondeurs marines et les descendants bénis de l'Ancêtre Mbongo'a Njow.

C'étaient ces déviances, accentuées par l'arrivée d'Alfred Saker et de son Dieu, que le prince Bona Bèlè combattait, soutenu dans ce conflit par une élite farouche constituée d'une quinzaine de princes issus des royaumes côtiers voisins. Il était assisté dans cette lutte par la toute dernière confrérie féminine demeurée fidèle à l'alliance originelle et dirigée par sa mère, la reine Mala má Mina Mbèdi.

Utilisant la troisième personne du singulier, forme permettant de ne jamais tutoyer les membres de la haute noblesse, le serviteur répondit au prince, d'un ton respectueux, mais égal :

— *Sóyámbè* Ngandó est au service de son Altesse et il n'entreprendrait rien qui aille à l'encontre de son bien-être.

Le *Prince Noir* hocha la tête.

— Dans ce cas, dis-lui d'exprimer ma pensée à M. Saker en ces termes : c'est moi qui déciderai de l'heure et du lieu de notre rencontre.

Bona Bèlè pénétra dans ses appartements. Il n'y passa pas plus d'une heure. Deux autres émissaires porteurs d'un message du consul Hutchinson s'en retournèrent auprès des Britanniques avec une réponse négative : le *Prince Noir* n'était nullement disposé à engager une joute verbale avec ses adversaires.

*

*

*

La nuit était tombée sur la baie. Alfred Saker avait regagné sa mission Bethel d'Ákwa en amont du pays des Bèlè. Il avait offert l'hospitalité au consul et au capitaine Bedingfield. Les trois hommes pressentaient que le *Prince Noir* allait essayer, à la faveur des ténèbres, de venger la mort de Piiso. Bona Bèlè avait aussi la réputation d'être formidablement rancunier.

La communauté européenne du pays des Bèlè était en alerte. Le *Jackall* avait pointé ses canons sur le nouveau palais qu'édifiait le prince héritier.

Les trois hommes, installés dans la pièce qui servait de bureau au révérend Saker, s'engagèrent dans une discussion ayant comme principal sujet le prince héritier du royaume des Bèlè.

— Que pourrait-il tenter pour venger la mort de son parent ? s'enquit Thomas Hutchinson.

— Ce jeune homme a un esprit assez curieux. Il ne procède jamais comme on espère le voir agir. Il peut tout aussi bien décider de ne rien tenter contre nos deux compatriotes.

— Je doute, monsieur Saker, qu'il en soit ainsi ! Je connais l'esprit machiavélique du *Prince Noir*. Il va se diriger tout droit à la maison d'arrêt et essayer de faire justice. Et nous l'y attendrons ! rétorqua le capitaine Bedingfield.

Marks et Kipling avaient, en effet, été écroués dans un local exigu servant de geôle temporaire aux Européens coupables de crimes envers les autochtones. Les Britanniques espéraient prendre Bona Bèlè sur le fait. Thomas Hutchinson voulait un moyen sûr pour acculer ce prince et l'écarter de la succession de son père mourant. Le consul n'osait imaginer l'estuaire du Wuri avec Bona régnant sur le pays des Bèlè.

Il y eut des voix dans le couloir qui conduisait à la pièce occupée par le pasteur et ses invités. L'instant d'après, un homme se tenait devant la porte.

— La paix soit avec vous, Fada Séka !

— Prince Piiso Bell !

Thomas Hutchinson observa le nouveau venu sans esquiver un geste. Le frère du prince héritier n'était pas bien grand. Son visage avait des traits accusés et épais. Son regard ne brûlait pas de cette flamme insensée de révolte. Il manquait de prestance, mais semblait un homme déterminé.

Dès qu'il occupa le siège attribué par son hôte, il annonça, d'une voix calme et en ngála, l'objet de sa visite.

— Fada Séka, j’apporte à tes frères le moyen infaillible de se défaire de Bona Bèlè. Je suis prêt à signer autant de traités qu’il faudra avec tes compatriotes. S’ils m’accordent leur soutien, je jure de leur remettre les clés de mon royaume pour qu’ils y fassent le commerce de leur choix.

Le pasteur Alfred Saker se tourna vers Hutchinson et traduisit les propos du visiteur.

— Vous avez votre homme, monsieur Hutchinson ! Le prince Piiso vous livre son frère. Si vous ne voulez pas voir Bona Bell prendre la suite de son père, acceptez l’offre de ce jeune homme.

Le consul britannique connaissait les rudiments du pidgin. Cependant, il refusait de s’exprimer dans ce mélange d’anglais approximatif et d’idiomes empruntés aux langues locales ou européennes. Aussi répondit-il en anglais, peu soucieux de savoir si le frère du *Prince Noir* saisissait le sens profond de ses mots. Au demeurant, le pasteur Saker jouait fort bien son rôle d’interprète et de modérateur dans ces négociations aussi mal engagées.

Hutchinson avait un formidable esprit critique et une tout aussi formidable méfiance envers les Côtiers. Il écouta l’argumentation du prince Piiso’a Bèlè, mais refusa d’accorder un quelconque crédit à ses assertions.

Néanmoins, il promit au jeune homme de lui prêter assistance à la mort du vieux roi. Piiso’a Bèlè quitta la mission de Bethel et se fonda dans la nuit. Thomas Hutchinson reporta son attention sur le pasteur Saker. Celui-ci ébauchait un sourire ironique. Ses yeux clairs brillaient, semblables à deux éclats de diamant, à travers le verre de ses lunettes.

Alfred Saker était grand et longiligne. Il portait des favoris blonds comme ses cheveux. Il avait une quarantaine d’années, mais son expression générale était celle d’un vieil homme. Le climat rarement clément et les privations de toutes sortes avaient affiné son physique et il avait hérité du surnom de l’Ombre, *The Shadow*.

— Comprenez que je ne voudrais pas me mêler des rivalités

entre ces indigènes ! protesta soudain Thomas Hutchinson.

— Heureux homme ! Mais vous y êtes déjà mêlé ! Dès l'instant où vous avez donné votre parole au prince Piiso, ne doutez plus qu'il viendra vous la rappeler.

— Révérend Saker, vous connaissez sûrement ces hommes mieux que moi. Dites-moi comment converser honorablement avec ces monarques qui ne pensent qu'à se faire la guerre et à vendre leurs victimes au plus offrant ?

— Sachez que depuis douze ans que je vis parmi ces gens, j'éprouve toujours autant de peine à comprendre les rouages de leur cerveau. J'ai tant subi d'affronts, de brimades et de menaces de mort de la part des Bèlè, des Ákwa et même des Ébèlè pour ne plus me sentir aujourd'hui étonné par leur humeur aussi changeante que leur climat. Puisque vous avez refusé l'aide si gracieusement offerte par Piiso Bell, préparez-vous à charger vos canons et à détruire l'orgueil de Bona Bèlè.

— Vous estimez que cet homme est invulnérable aux cartouches de nos fusils et qu'il passera devant un rempart de dix gardes pour soustraire Marks et Kipling de leur prison ? demanda le capitaine Bedingfield d'un ton incrédule.

— Je ne le pense pas. Je l'affirme ! Bona Bell passera et ravira, à la barbe de vos gardes, les hommes qu'il cherche. Avez-vous entendu parler des sociétés secrètes de ces gens ? Pourquoi donc croyez-vous que ces monarques me tolèrent avec autant de peine ? Le *Prince Noir* appartient à l'une des deux confréries de cette côte que je n'ai pas pu pénétrer, faute d'espion à corrompre et siégeant dans ce noyau dur, véritable aberration contre notre bible ! Le Diable a élu domicile dans ces rivages et il possède ces gens avec une force inouïe !

— Révérend ! Si je n'avais autant de respect pour vous, je vous croirais déraisonnable ! Êtes-vous en train d'abonder dans le sens de Piiso Bell qui affirme qu'avec des plantes il peut paralyser son frère devant la prison ?

— En vérité, c'est là tout le nœud de la question. Qui juge et qui accuse-t-on ? Tel est le jeu auquel vous vous livrez avec

Bona Bell. Ce jeune homme estime être celui qui juge. Vous prétendez lui ôter cette fonction. Attendez-vous donc à une riposte vigoureuse.

Bedingfield n'en entendit pas davantage. À pas vifs, il marcha vers la sortie.

— Vous ne nous aidez pas, révérend Saker! lança-t-il en marquant une pause devant la porte.

— Croyez que je fais tout mon possible pour vous apporter mes lumières. Rangez votre arme. Bona Bell passera.

Thomas Hutchinson en eut assez.

— Capitaine! Prenez cinq hommes et allez définitivement couper la route à cet indigène prétentieux!

L'officier acquiesça et quitta enfin la pièce au pas de course. Il héla deux de ses hommes et ils se mirent en route pour le pays des Bèlè. Alfred Saker se leva de son siège. En douze ans, il avait accompli un brillant sacerdoce.

— Je ne comprends qu'imparfaitement votre attitude, révérend Saker. J'ai la désagréable impression que vous vous riez de nos efforts. Vous semblez nous croire incapables de vaincre le prince Bona Bell.

Thomas Hutchinson s'était exprimé d'une voix sèche et désapprobatrice. Alfred Saker poussa un soupir. Il ne se défendit pas, mais entreprit d'exposer à son compatriote les raisons de ses agissements.

— La première fois que j'accostai dans cette baie, je venais de Bimbia¹ où j'accompagnai le révérend Joseph Merrick, l'instigateur du projet d'établissement baptiste sur ces côtes. Je fus reçu de manière fort agréable par Ned, roi des Èbelè. Cet homme sympathique m'offrit même terrain et case pour m'y établir. J'avais alors l'enthousiasme du jeune évangéliste s'émerveillant de tout et confiant en le miracle divin. Je regagnai Port

1. Bimbia, ancien port négrier, fait partie de la commune de Limbé, ville côtière du sud-ouest camerounais et port pétrolier.

Clarence pour préparer mon voyage. Il ne me vint jamais dans l'idée que mon établissement sur cet estuaire allait donner lieu à une guerre entre le roi Ned et le roi Ákwa. Le deuxième estima que le premier, étant son vassal, commettait un crime de lèse-majesté en m'invitant sur ses terres sans avoir requis son autorisation. Ce monarque s'opposa à mon accostage chez les Ébelè et décida que seul son royaume était habilité à m'offrir l'hospitalité. Il s'en suivit de longues et pénibles disputes qui faillirent dégénérer en guerre entre les deux monarques. Finalement, pour apaiser les tensions, je calmai Ned et acceptai le lopin de terre que m'offrait le roi d'Ákwa.

Alfred Saker se tut. Thomas Hutchinson attentif ne dit mot.

Une jeune femme pénétra dans la pièce et déposa un plateau contenant deux tasses et une théière. Le pasteur la remercia en ngála. Il fit le service dans un silence entrecoupé par le chant des grillons et le bruit des vagues provenant du rivage proche.

La Mission Bethel, bâtie à Ákwa, était un petit temple comprenant un porche, cinq fenêtres de chaque côté et dominant, au sud, le pays des Bèlè. Derrière le temple se situaient les maisons d'habitation. La résidence du roi Ákwa, construite sur les falaises rocheuses dominait, elle aussi, l'estuaire.

Après avoir servi le précieux breuvage, le pasteur regagna sa place. Il prit sa tasse, sirota l'infusion chaude dans une sorte de recueillement avant de lever à nouveau les yeux pour les fixer sur son interlocuteur.

— Comme je vous le confiais tantôt, après maintes discussions, éclats de colères et menaces de guerre, je fus enfin conduit chez les Ákwa. Le roi m'alloua un terrain sur lequel était construite une petite case d'à peine 20m². Mon épouse me rejoignit cinq jours plus tard avec nos modestes bagages et l'aventure commença. Nous reçûmes l'ordre formel de ne point ériger de clôture sur ce lopin de terre. Nous eûmes en prime le bonheur de passer nos nuits sous le couvert d'un ciel sombre, d'un air saturé d'humidité et infesté de moustiques. Comme si cela n'avait pas suffi, il fallut veiller, ma chère Helen et moi, à tour de rôle, sur

nos biens contre la convoitise des indigènes venus nous narguer. Je vous passerai les détails sordides de cet accueil. Sachez seulement que si je me refuse aujourd’hui à prendre une part active dans cette guerre de succession qui s’annonce chez les Bell, c’est à cause d’antécédents fort désagréables. Au moment de mon arrivée, le roi Ákwa était vieux et malade. Ce monarque avait mis de l’énergie à assurer sa succession et quarante-neuf garçons attendaient son trépas pour se livrer à leur activité favorite : la guerre ! Et voilà que moi, jeune sot, j’acceptai, non sans émotion, de protéger les biens et les droits du fils aîné de ce roi mourant ! Les quarante-huit autres fils, que dis-je ! Ils étaient plus de cinquante gaillards rebelles, et tous s’estimèrent lésés ! Ils m’assiégèrent dans mon humble case et me prirent violemment à parti, m’accusant de soutenir l’héritier désigné mais qui, de leur point de vue, ne méritait pas de succéder à leur père. Devant ma détermination à ne point abonder dans leur sens, ils m’assignèrent le rôle de bouc émissaire à abattre. Je dois ma vie et celle de mon épouse à une troupe de marins accourus de leur bateau lorsqu’ils virent cet attroupement devant mon humble logis. Il fallut la venue d’un navire de guerre de notre pays pour calmer les esprits et rétablir l’ordre de succession.

De nouveau, le révérend se tut.

*

*

*

Le silence s’était prolongé au-delà d’une minute. Le consul Hutchinson adopta un ton plus mesuré, lorsqu’il demanda :

— Alors, vous estimez qu’il y a matière à se préparer à réprimer des troubles à la mort du vieux roi Bell ?

— Je ne le crois pas. Je le sais ! Souvenez-vous, Dr Hutchinson ! Votre prédécesseur avait eu grand-peine à obtenir la signature du traité supprimant tout sacrifice humain lors du décès d’un monarque. Rappelez-vous que le principal opposant à cette ratification a toujours été le prince Bona Bell. Cet homme est

puissant. Et ne commettez pas l'erreur de mésestimer son intelligence. *Nous* lui avons enseigné notre langue et notre culture. *Nous* lui avons donné un mode de pensée qu'il a développé à un degré insoupçonné. Et *nous* l'avons armé contre nos propres positions. Pour clore cette description, sachez qu'il est à la tête de la plus puissante confrérie mystique de toute cette côte. Sa mère, la reine, dirige une institution semblable. Malgré tous les efforts déployés, je n'ai pas pu pénétrer ces deux confréries ! Commencez donc par reconnaître ces faits, autrement vous irez au-devant de graves désillusions. Le *Diable* existe et il est très proche de nous en ce moment !

Comme pour confirmer les paroles d'Alfred Saker, un long hululement s'éleva dans les ténèbres. La flamme, protégée par le verre de la lampe-tempête, trembla et diminua d'intensité. Le rideau fut agité par une brise soudaine. Thomas Hutchinson n'était pourtant pas homme à s'émouvoir facilement. Mais il dut admettre qu'il y avait dans l'atmosphère quelque chose de sombre, de terriblement menaçant. Soudain, la voix puissante d'Alfred Saker retentit.

Le consul se figea sur son siège. La nuit lui sembla subitement glaciale. La flamme s'amoindrissait toujours à travers le verre à moitié noirci par la fumée.

Un souffle de vent souleva les rideaux et le cri du hibou devint plus lugubre. Alfred Saker redoubla de conjurations. Il déclama les saintes paroles avec sûreté sous le regard troublé et un tant soit peu inquiet de Thomas Hutchinson. L'exhortation dura longtemps. Puis l'air se stabilisa. La flamme à présent ténue reprit de la vigueur. Le cri du hibou se tut. Et l'ombre sembla s'éloigner lentement. Alfred Saker avait le souffle court et la respiration légèrement sifflante. Le consul vit ses mains trembler comme il levait sa tasse. Le regard bleu s'était voilé et fixait un coin hors du monde. Le silence parut interminable.

— Qu'était-ce ? demanda enfin Thomas Hutchinson.

— Je vous souhaite la bienvenue dans le monde de l'incompréhension, monsieur Hutchinson. Ils l'ont nommé *Ndimsí*.

— Vous voulez dire...

— Pardonnez-moi, mon ami, mais ce soir, il se livre une bataille que vous ne sauriez comprendre ! Votre esprit est trop logique. Permettez-moi de me retirer dans mon église pour une veillée de prières.

— Je vous accompagne ! Je n'ai pas sommeil.

Les deux hommes regagnèrent le temple à la lueur d'une lampe. Les bougies allumées éclairaient les lieux. Dans tous les regards, Thomas Hutchinson lisait la même foi, la même croyance aux forces ambivalentes. Les fidèles étaient déjà la proie d'une peur anormale. Leurs yeux s'écaraillaient d'appréhension. Le pasteur leur parla en ngála pour les rassurer. En observant Alfred Saker, Thomas Hutchinson comprit que ce dernier lui avait caché l'essentiel. Le Britannique voulut rejeter cette pensée funeste, mais rien n'y fit. Son regard croisa celui d'Alfred Saker.

— Dieu ! dit-il simplement.

L'aube, ardemment désirée par tous, fut longue à venir.



Thomas Hutchinson rejoignit son navire au petit matin. Bedingfield avait le regard hagard. Ses mâchoires crispées et ses tempes où battaient deux veines bleues trahissaient son énervement et sa lassitude. Dans la maison d'arrêt, la pièce n'abritait plus ses prisonniers. Bona Bèlè avait ravi sous leurs yeux, Marks et Kipling. Nul ne l'avait vu venir. Nul ne le vit partir. On eût dit qu'ils avaient été endormis. On eût juré que le temps s'était figé, l'espace d'un grondement de tonnerre.

Les Britanniques se sentaient dupés et impuissants. Bona Bèlè avait disparu avec ses otages. Dans ces conditions, il était fort malaisé d'exercer des représailles. Au demeurant, la population européenne sur cette côte était la principale préoccupation du consul britannique. Il fallait défendre les intérêts de ces

hommes et de ces femmes vivant dans un état d'insécurité permanent.

Thomas Hutchinson se contenta donc de tirer un boulet de canon sur les échafaudages du palais de Bona Bèlè. Il prit aussi en otage un des fils du vieux roi et le navire anglais quitta le pays des Bèlè pour Fernando Po. Le consul britannique ignorait alors à quel point le révérend Alfred Saker avait eu raison de le mettre en garde contre Bona Bèlè.

Le Prince Noir vainquait et ne pardonnait pas.

Jeux d’Espions, jeux de Dupes

« Ils avaient pour mission de pénétrer dans nos mœurs, de découvrir nos secrets, de massacrer nos Dieux, de nous imposer leur civilisation prédatrice, de s’appropriier tout ce qui avait de la valeur à leur yeux de missionnaires, d’explorateurs, d’agents consulaires et de commerçants. Ils étaient tous des espions et des pilleurs au service d’une même cause : celle de leurs pays en quête de grandeur et de richesses devant remplir les coffres d’une Europe à peine sortie de sa première révolution industrielle et préparant déjà la seconde, grande dévoreuse de matières premières.

Dans ce jeu d’Espions fourbes-géniaux, nos Ancêtres tenaient, à leur insu, le rôle peu enviable de Dupes-gentils, Alpha-Bêtes, face aux Alpha-Bêtes venus de l’Ouest.

Fort heureusement, il y avait ces Ancêtres là, Bona Bèlè et son collègue d’irréductibles guerriers. Ils refusèrent de jouer au Jeu de Dupes instauré par les espions, agents, commerçants et missionnaires. »

Mémoires des Conquérents de Koba Taba, Prince Lôbè Maka Tanga, Île d’Iwulo, 1999.

CHAPITRE IV

Mutángadí mwá Wulí¹, mission baptiste de Bethel – Royaume d'Ákwa.

Jeux d'Espions, Jeux de Dupes

La jeune femme, assise sur un banc, regardait d'un air fort distrait trois jeunes garçons jouer au jeu de billes avec *bebangándó*² aux formes admirablement arrondies. Leurs cris de joie, leurs moqueries et leurs éclats de colère troublaient la quiétude de cette fin d'après-midi. Aussitôt sortis de l'unique salle de classe où ils apprenaient la culture britannique sous tous ses aspects communs, ils s'étaient précipités sous l'un des manguiers pour y récupérer les pièces nécessaires à leurs jeux. Debout, devant la pièce libérée de ses élèves, Sarah Horton observait la rêveuse. Elle fut rejointe dans sa contemplation par le révérend Alfred Saker.

— Va-t-elle retrouver la mémoire, père ? demanda l'institutrice d'un ton soucieux.

Le pasteur ôta ses lunettes avec des gestes mesurés. Pour ceux qui le connaissaient, son attitude signifiait qu'il n'avait aucune idée sur la question posée. L'inconnue répondant au prénom d'Elizabeth résidait dans leur mission depuis bientôt trois mois. Elle avait échoué là avec deux autres hommes, rescapés d'un terrible naufrage au large des côtes d'Ákwa.

-
1. *Mutángadí* ou *Mutángarí* (Moutanga-di-ri) signifie *estuaire* en ngála. *Mutángadí mwá Wulí* ou l'estuaire du Wouri.
 2. *Bebangándó* pluriel d'*ebangándó* est un akène, de forme arrondie et noire. On l'utilise aussi bien pour les jeux que pour la divinisation.

Sauvés par des pêcheurs, ils avaient été conduits auprès d'Alfred Saker. Étant donné qu'ils étaient, selon toute vraisemblance, des Britanniques, les secouristes autochtones n'avaient pas voulu en savoir davantage sur leur présence dans leur royaume. La communauté européenne s'était donc organisée pour apporter des soins et du réconfort à ces trois malheureux. Ce ne fut qu'une semaine plus tard que tous surent qu'en fait ces inconnus avaient embarqué dans une pirogue, probablement depuis Fernando Po. Les circonstances de leur naufrage n'avaient pas encore été élucidées.

L'un des jeunes hommes souffrait toujours de nombreux traumatismes subis au cours de leur périple. L'autre s'était déclaré le mari de la jeune Elizabeth à la mémoire défaillante. Helen Saker, pointilleuse sur l'éthique, avait suggéré à son époux que le couple fût séparé jusqu'à la guérison de la jeune femme. L'homme n'avait pas paru contrarié par le décret. Il partageait donc sa chambre avec son compagnon aux blessures curieuses, s'apparentant plus à une attaque à l'épée qu'aux conséquences de leur naufrage, comme l'avait soutenu le présumé mari d'Elizabeth. La moyenne d'âge des trois rescapés était d'une vingtaine d'années.

Alfred Saker se tenait devant un véritable mystère. Celui-ci s'épaississait avec le temps. Le jeune homme, âgé de vingt-cinq ans environ, disait s'appeler William McBride.

Toute son allure était celle d'un aristocrate, depuis son élocution jusqu'à ses manières policées. On y trouvait ce vernis propre aux hommes ayant reçu une excellente éducation. Elizabeth, mis à part son amnésie partielle, montrait la même maîtrise des bonnes mœurs. Pourtant, sous cet aspect civilisé, le pasteur avait décelé une autre culture. Elle fournissait des efforts pour ne pas se trahir. Maintes fois, il l'avait surprise à écouter avec attention les échanges en ngála. Il avait noté les expressions de son visage quand elle ne se savait pas observée. Qui était Elizabeth McBride? Que faisait-elle à Fernando Po? La couleur de sa peau avait eu beau paraître presque aussi claire que la leur,

pourtant, il la soupçonnait de charrier dans ses veines, plusieurs gouttes d'un sang sûrement originaire de cette côte.

William McBride, bien qu'en pleine possession de ses capacités, n'avait livré que très peu d'informations sur leur périple. Il soutenait qu'ils avaient payé leur passage depuis Fernando Po jusqu'au royaume d'Ákwa, parce qu'ils n'avaient pas voulu attendre l'arrivée d'un bateau marchand devant les conduire à destination. À la question posée sur l'objet de leur voyage, McBride s'était montré évasif, assurant simplement qu'il désirait ouvrir un comptoir pour le compte d'une compagnie d'import-export établie à Birmingham.

Alfred Saker n'avait, à dire vrai, pas assez de temps à consacrer aux vérités tues, à dessein, par cet étrange trio. Le fait que l'homme et sa femme participassent aux offices religieux et eussent même une bonne maîtrise des préceptes anglicans plaidait en leur faveur. La question de Sarah Horton le ramena à ses soucis immédiats. Le premier était l'amnésie d'Elizabeth McBride et le second, ses rapports tendus avec le prince Bona Bèlè. Il désirait étendre sa mission dans ce royaume et n'avait jusqu'alors, jamais pu exposer son idée au successeur presque déclaré du roi.

— Je la crois en bonne voie de guérison. Nous avons fait ce qu'il fallait pour ces malheureux enfants. Le reste est entre les mains de notre Seigneur, répondit enfin le révérend, d'une voix lente.

Son regard, comme celui de Sarah Horton, scrutait la jeune femme qui donnait l'impression de n'être pas consciente de son environnement.

— J'ai entendu M. McBride confier à Gabriel son intention de solliciter un entretien avec le prince Bona Bell. Êtes-vous au courant, père ?

— J'ai déjà eu à conseiller ce jeune homme sur ce sujet. Je doute que le prince le reçoive. Mais il me semble assez obstiné, sur la question. J'ai donc demandé à Joseph de faire parvenir la requête de McBride à son ami notable. Je t'avoue, ma fille,

que mon souci ne se situe pas à ce niveau. Elizabeth et toi avez noué de bons liens d'amitié. Je te suggère de mieux gagner sa confiance et de l'inciter à te confier certains secrets. Je dois savoir le but réel de leur présence sur cette côte.

Sarah Horton hocha la tête. Elle avait, en effet, établi une relation saine avec Elizabeth McBride. Naturellement curieuse, l'aventure de la jeune écossaise, qu'elle jugeait romanesque, avait enflammé l'imagination de la quinzaine de jeunes filles européennes en âge de se marier. Découvrir que la jeune naufragée était non seulement d'une beauté extraordinaire, mais également mariée à un gentilhomme qui lui correspondait physiquement, avait donné de la matière à leurs rêves, suscité leur envie et développé, dans les mêmes proportions, leur propension à élaborer des hypothèses peu flatteuses, surtout pour Elizabeth.

Un jeune garçon guère plus haut qu'un jeune plant de maïs sortit de la case qui servait de salle de révision à Mlle Horton. C'était dans cette pièce qu'étaient consignés les enfants n'ayant pas terminé leurs leçons. Ses cris perçants détournèrent l'attention du révérend et de la jeune fille d'Elizabeth McBride.

— Peter !

La voix d'Alfred Saker arrêta tout ensemble, les gémissements et la course erratique du garçon. Il s'immobilisa à quelques mètres des deux adultes. Les mains nouées pour souligner sa nervosité, le regard fuyant et la mine bien renfrognée, le nommé Peter entendait faire comprendre à sa jeune maîtresse son refus de poursuivre son cours d'anglais. Le bruit des *bebangándó* qu'accompagnaient les rires et les cris des joueurs était pour lui une véritable torture. Le pasteur poussa un imperceptible soupir.

— Tu ne tireras plus rien de cet enfant. Ces jeux sont une abomination pour ces âmes si jeunes. Il faudra veiller à les limiter et à les régler dans la cour de Bethel. Ramène-le auprès d'Helen et rejoins Elizabeth. Nous allons bientôt manquer de temps.

Le révérend posa une main paternelle sur l'épaule de Sarah,

murmura des mots d’encouragement et poursuivit son chemin vers un bâtiment nouvellement construit. Il abritait des bureaux, des pièces de stockage de provisions et deux chambres d’hôtes.

— Viens ici, Peter ! Tu n’iras pas jouer avant d’avoir récité ta leçon.

Sur cette terrible sentence pour ce jeune garçon, elle lui agrippa la main et le traîna vers les cases d’habitation du temple Bethel. Mme Saker occupait son fauteuil avachi sous la grande véranda, entourée de cinq Européennes. La conversation était entretenue par l’imposante Emma Lewis. Les salutations furent rapidement échangées. Ayant confié le jeune Peter à Helen Saker, Sarah revint sur ses pas. Elizabeth McBride n’avait pas bougé de son poste d’observation. Assise sur un banc étroit, le dos raide, la jeune femme était perdue dans ce monde inaccessible qu’Alfred Saker désespérait d’atteindre. Le révérend subodorait que les secrets de ce couple valaient à eux seuls un royaume entier de discorde et de désolation. La suite des événements allait pleinement justifier son inquiétude.

Mais pour l’heure, malgré de nombreuses sollicitations de la part des uns et des autres, ni Elizabeth ni son compagnon n’avaient dévié de leur histoire originale. Et celle-ci était bien loin de la funeste réalité. Le regard que croisa Sarah Horton, quand elle salua dame McBride, était déjà comme un puits de mystères terriblement attirant. Ce regard vert émeraude semblait pourtant ne dissimuler aucun secret. Il dévisageait Mlle Horton avec franchise et bienveillance.

Cette dernière prit une profonde inspiration et résolument entreprit de pénétrer plus en avant dans les zones d’ombre de son amie. Elizabeth avait, hélas, deviné ses intentions. Et leur conversation, bien qu’agréable, n’apporta pas les fruits espérés par Alfred Saker. Mme McBride était disposée à se confier à quelqu’un. Seulement, ce confident n’était pas au royaume d’Akwa.

L’identité même de cet homme eût tiré des cris d’effroi à toute la communauté européenne de ce royaume, mais aussi de

celui des Bèlè. L'apprentie espionne dut rapidement abandonner toute idée de tirer des informations supplémentaires à son amie. L'arrivée de William McBride l'incita au recul. Elle regagna la salle de classe et se consacra à son enseignement en attendant sa prochaine conversation avec le révérend Saker.



Il était 16 heures lorsque Sarah libéra ses élèves dont les âges variaient sur une échelle importante. Le plus jeune avait environ cinq ans et le plus âgé affichait avec fierté dix-sept saisons de pluies. La plus grande partie de ces effectifs était issue de la classe des serviteurs et des étrangers, venus de l'intérieur des terres. Les nobles passaient devant la Mission de Bethel, la tête haute et le regard insolent. Ils ne voulaient, en aucune façon, fréquenter cette école où les Blancs affirmaient non sans insolence que tous les hommes étaient égaux !

Par les Ancêtres ! Quel était donc ce sacrilège ? Qui avait jamais vu un noble s'asseoir à la même table que son serviteur ? Mais le préjudice d'une telle attitude n'allait porter ses fruits que bien des années plus tard.

Pour l'heure, Emily Saker, fille d'Alfred Saker, regardait les élèves courir sur les chemins de poussière qui conduisaient à leurs cases dans le village d'Ákwa. Elle sentit une présence à ses côtés. Ses yeux semblables à ceux de son père pétillèrent.

— Sarah !

— Emily.

Les deux jeunes filles se donnèrent la main et montèrent vers l'église. Emily avait dix ans de moins que son amie. Le révérend Saker sortait du temple lorsqu'elles arrivèrent à son niveau. Le pasteur ôta ses lunettes pour les essuyer. Il sourit aux visages levés vers lui. Son regard myope essayait de distinguer les traits de Sarah Horton. Il avait peine à croire que l'enfant chétive débarquée huit ans auparavant dans sa Mission était

cette jeune fille toute en finesse.

La beauté de Sarah ne semblait pas altérée par son accoutrement disgracieux : ces jupes informes taillées dans la plus grossière des toiles, ces chemises amples sans modelé précis ne réussissaient nullement à cacher la taille élancée, le buste généreux et haut, la cambrure des reins, héritage de la mère. Les cheveux clairs étaient cachés sous une coiffe. Sarah avait le regard mordoré. Son nez était petit et fin. Ses lèvres au modelé sensuel étaient en perpétuel mouvement. Le regard d’Alfred Saker passa à sa fille. Emily Saker, l’enfant de tous les risques. Emily l’Africaine, blonde et mince comme son père.

Une douleur prit naissance au creux de sa poitrine quand il songea aux trois enfants que sa femme et lui avaient perdus. Le pasteur ne s’attardait jamais sur ses souffrances et il mettait du cœur à ses nombreux ouvrages sans un soupir ni cri de révolte. Tout, pour lui et pour Helen, était l’œuvre de Dieu. Alfred Saker dévisagea de nouveau Sarah et il songea à la troisième demande de son fidèle compagnon, Gabriel Johnson. Le Jamaïcain serait certainement un époux honorable pour Sarah Horton.

— Comment se sont passés les cours avec nos jeunes enfants, Sarah ?

Le pasteur rechaussa ses lunettes et sa vision s’améliora. Il vit donc avec plus de netteté le sourire de Mlle Horton.

— Très bien, père. Ils manifestent une telle joie d’apprendre ! Il faudrait pourtant plus de moyens et plus de temps à leur consacrer. Il faudrait aussi demander à leurs parents d’éviter d’interrompre les cours pour de menus travaux qu’ils peuvent accomplir !

Alfred Saker réprima un rire. Il était heureux de constater l’enthousiasme de la jeune fille pour son métier. Ce n’était pas une tâche aisée que celle d’instruire ces jeunes autochtones. La plupart des parents ne comprenaient pas à quoi pouvait servir un tel apprentissage. Ils ne comprenaient pas qu’on leur demandât de se passer de la main-d’œuvre gratuite de leurs enfants pour des activités aussi stériles que l’apprentissage de la langue an-

glaise et autres fantaisies de ces Britanniques au demeurant fort sympathiques.

Sarah était très sensible à tous ces problèmes. Certains matins, elle n'avait qu'une dizaine d'enfants à éduquer. Alfred Saker était conscient des difficultés. Mais il savait aussi qu'il n'y avait pas d'Hommes plus susceptibles que ces côtiers et malheureusement, même leurs serviteurs et les peuples venus de l'intérieur du pays semblaient avoir hérité de cette redoutable hypersensibilité.

— Gabriel est en train de convaincre un grand nombre de parents d'accorder ne serait-ce que trois jours pleins dans la semaine à leurs enfants pour leurs études. Sois patiente, ma fille. Dieu veille sur les œuvres de ses serviteurs et la tienne a son entière approbation. As-tu pu t'entretenir avec Elizabeth ?

— Non, père. Son mari est arrivé plus tôt que prévu. Elle cache des choses, j'en suis sûre. Et je crois qu'elle a deviné mes intentions.

Le révérend hochait lentement la tête. Emily s'était éloignée, hélée par Mary Lewis. Le pasteur pouvait s'entretenir sans contrainte avec la jeune femme.

— Il nous faut découvrir ce secret. Il y va peut-être de notre sécurité sur cette côte. Je ne les crois pas coupables de crimes graves. Néanmoins, ils ont sans doute enfreint la loi à Fernando Po. Il nous faut en avoir le cœur net. Je demanderai à Gabriel d'accéder à la demande de McBride. Nous avons un allié au palais du prince Bell. N'abandonne pas, ma fille. Montre-toi plus maligne et suscite les confidences d'Elizabeth.

Sarah Horton acquiesça. Après un dernier encouragement, Alfred Saker quitta sa protégée et rejoignit l'église où l'attendaient trois autochtones avec lesquels il devait se rendre à la nouvelle bourgade baptisée Victoria et créée non loin de l'ancien port négrier de Bimbria.

La Guerre des Anciens, le Combat des Initiés

« Certains de nos sages ont lutté pour la préservation de l'ancienne alliance avec les Méngú.

Cette Alliance sacrée entre les Méngú et les descendants de Mbongo, dit qu'aux côtés de Mumi na Mwato¹, Kengi na Móonja² jouent le rôle d'initiateurs en apportant au couple humain conseils et connaissances sur les lois de la Nature.

L'Alliance sacrée entre les Méngú et les descendants de Mbongo stipule que c'est à travers les merveilleux travaux de Mumi et de Mwato dans la forge sacrée qu'à leur tour Kengi et Móonja Méngú vont toucher, dans leur élévation, le cœur sacré d'Inónó en Elólombé.

Trois fois sacrée fut cette alliance.

Elle plaçait Kengi à la droite de Mumi et Móonja à la gauche de Mwato. De ce carré parfait devait être bâtie la pyramide sacrée permettant l'élévation de tout un peuple.

Mais au fil du temps, les BoMbongo se sont écartés de Téï, la Rectitude en rapprochant Kengi de Mwato et en encourageant Mumi à regarder de plus près la morphologie de Móonja.

Et ils ont soutenu que cela est dans la norme des Maso.

Et ils ont érigé un culte où l'accouplement de Móonja et de Mumi, de Kengi et de Mwato est rituel et coutume consacrés.

Et ils ont bâti mille et une légendes sur ce couple contre-nature Homme-Jéngú pervertissant et dénaturant l'Alliance sacrée.

« Et ils continuent d'y croire, en offrant mille et un autres sacrifices, autant d'offrandes pour attirer dans leurs couches

1. L'homme et la femme en ngál'epongwè.

2. Couple Jéngú également homme et femme.

Kengi et Móonja déviés, assoiffés d'Élólómbé logée au cœur de leurs organes de reproduction.

Et enfin, ils rêvent de puissance, de richesses octroyées par les Méngú prisonniers de leur cupidité.

Ils ont voulu posséder les secrets de l'insaisissable peuple des Abysses.

Les voilà vaincus par la bible et le Dieu d'Alfred Saker. Une bible qui n'aurait jamais tenu face à nos Maso si le Carré avait conservé Téï en son centre pour l'édifice de la pyramide sacrée.

Mille misères sont aujourd'hui la récompense accordée aux descendants de Mbongó toujours aveuglés par le mirage de Túrú na Muduru.

Mais que sont Túrú na Muduru ?

Je vous convie d'aller au bout de Cela. »

**Plaidoirie du Grand Nganga Jemba Musango, prince-guerrier
de Jèki Olo, royaume de Jébalè, 1860.**

CHAPITRE V

La Guerre des Anciens, le Combat des Initiés

Le palais de Bona Bèlè élevait ses trois étages face à l'océan Atlantique. Le bâtiment en briques d'ocres était une œuvre d'art. Le prince héritier avait fait appel aux Britanniques pour les plans de construction et commandé toute une cargaison de meubles et objets divers pour cette demeure. Tandis que son père agonisait dans son vieux palais, Bona Bèlè consolidait le sien.

Le bombardement du bâtiment en échafaudage un an plus tôt, par Thomas Hutchinson, n'avait pas ralenti les travaux. Le *Prince Noir* savait convaincre ses sujets de la nécessité de fournir des efforts pour lui plaire. Au demeurant, ils furent heureux de participer à cette construction. Bona Bèlè avait certes des vices à détordre selon les Britanniques, mais nul n'aurait pu lui reprocher de manquer à ses devoirs, à ses obligations.

En ce sens, il appliquait des méthodes singulières qui lui attiraient les reproches et parfois la haine de ses pairs. Ceux-ci poussaient des cris d'effraie parce que le *Prince Noir* mettait un point d'honneur à rétribuer les ouvriers qui travaillaient pour lui. Lui qui avait des centaines de serviteurs, manifestait cette insolence au point de louer les services d'hommes libres pour l'élaboration de certaines tâches.

Il appliquait aussi des méthodes qui lui valaient le courroux des Européens établis au royaume de son père. Lorsqu'il clamaient son hostilité à l'abrogation de certaines coutumes, ceux-là le vouaient aux gémonies. Et tous se perdaient en conjectures. Pourtant ils s'accordaient sur un point : Bona Bèlè n'était ni âpre au gain ni licencieux. Il était hostile à toute manœuvre de

corruption. Il ne tolérait aucun relâchement des mœurs ni chez les Européens ni chez ses sujets. Et ses sanctions en la matière étaient exemplaires.

Trois ans plus tôt, la reine, sa mère, avait accompli son devoir en le dotant d'une première femme. Cette épousée, princesse de sang, née dans l'opulence et le respect des traditions était belle, douce et aussi amoureuse de son époux que le lui permettait l'évolution de son esprit simple. *Ngum'a Njow* avait convolé pour satisfaire la tradition. Mais la princesse des Bèlè n'avait pas survécu à une fièvre pernicieuse survenue six mois seulement après son mariage.

Le Prince Noir, malgré les nombreuses exhortations des dignitaires de son royaume, n'avait pas daigné prendre une autre femme. Il semblait attendre l'amante de toutes ses vies. Cette partie de lui-même qu'il avait crue perdue, il y a quinze ans, avec la mort brutale de celle qu'il pensait alors aimer au-delà de la raison. Avec le temps, il admettait que Susan Horton n'avait été qu'un prétexte pour s'opposer aux règles trop rigides de leurs deux cultures. Il l'avait certes aimée, mais nullement au point d'en perdre son essence. En construisant son palais, il y avait prévu quelques pièces dévolues aux femmes que son rang de futur roi exigeait qu'il prît. Mais son âme, son cœur, n'en désirait qu'une seule. Il savait qu'il la reconnaîtrait parmi un millier de visages féminins.

L'après-midi était largement entamé quand le prince se rendit au chevet de son père. Bèlè bá Lóbè fut jadis un homme vigoureux, intègre et fidèle aux *Maso*. Le vieil homme, l'un des tout derniers initiés au culte authentique *Jéngú* dans la confrérie secrète *Mungí*¹, avait élargi sa compréhension des choses en

1. *Mungí* est la confrérie officiant comme un véritable conseil aussi bien occulte que physique chargé de l'ordre et de l'exécution des édits et des sentences destinés à maintenir la cohésion des royaumes côtiers.

répondant à l'appel secret d'un roi mythique, monarque de l'île d'Iwúlo¹.

À trente ans, il avait honoré l'invitation du souverain le plus mystique et le plus redouté de toute la classe côtière, le roi Maka Tanga d'Iwúlo. Il avait eu l'insigne honneur d'être transporté dans l'île de Koba Taba *Nú Námsábé*². Durant quatre-vingt-dix jours, en compagnie de sa *Ñango'a Mboa*³, la vénérable Mala má Mbèdi, il avait vu les nombreuses déviations introduites dans le culte pur de *Jéngú* par des initiés ayant placé leurs intérêts personnels au-dessus de l'évolution de leurs clans.

Ces entités avec lesquelles leurs ancêtres, fort avisés, passèrent une alliance sacrée n'étaient pas supposées entretenir avec les Hommes des rapports de nature à altérer leur pureté originelle. Mais la cupidité et les désirs basiques des descendants de Mbongo avaient déplacé les termes de l'alliance en la confinant dans la sphère sublunaire pour l'octroi des fruits de la *Matière* sans aucune élévation spirituelle. Les *Maso* s'étaient, peu à peu, cantonnées dans leur aspect culturel soutenu par des rituels hermétiques, des contes mystiques, des chants épiques et des narrations imparfaitement cryptées. Revenu d'Iwúlo, le roi Bèlè bá Lóbè tâcha d'inciter ses pairs à procéder à une rectification des enseignements et à l'abandon de certaines pratiques.

Pendant près de vingt ans, il avait usé son énergie à convaincre les sages du *Mungí* que les dispersions, introduites dans le culte essentiel de *Jéngú*, devaient impérativement être corrigées. Il n'avait cessé de mettre en garde ses homologues sur le danger réel de leur quête effrénée des pouvoirs octroyés par

-
1. Le nom Iwúlo (Iwoulo avec le son du W anglais) désigne une localité de Dibombari. Dans le roman, il est attribué à une île d'*Ailleurs* située sur l'océan Atlantique et protégeant l'entrée de quatre autres îles dont les deux Koba Taba.
 2. Koba Taba-la-Bénie.
 3. Titre porté par la première épouse ou l'épouse d'un noble. Littéralement, la mère ou la dame du clan, du sous-clan ou d'un *Mwêbé*.

l'énigmatique peuple d'Eau, les *Méngú*. Isolé par ses semblables sourds à ses mises en garde, il avait consacré ses dernières forces à soutenir son héritier et ses frères d'initiation dans leur nouvelle confrérie créée dans le but de conserver ce qui pouvait encore l'être à l'abri de l'ingérence des Britanniques, mais aussi de le préserver des souillures générées par les ambitions de la plupart des initiés attirés par les pouvoirs conférés par les *Méngú*.

Pire encore, les monarques de *Du l'Éwálè* l'accusèrent de trahison envers ses ancêtres et s'attelèrent à détruire sa réputation. Soutenu par son épouse et quelques rares nobles conscients du danger, il avait créé *Jèki Olo* afin d'y enseigner une version plus « saine » de son point de vue, des *Masɔ*. Il était donc, techniquement, le dirigeant fondateur de cette puissante confrérie. Si le *Prince Noir* représentait l'autorité agissante, c'était le collège composé de dix grands sages ayant rejoint le roi *Bèlè* qui tenait véritablement l'institution en butte aux attaques mystiques d'une violence inouïe des autres *Losango* ou confréries.

*Ngèdi Jo*¹, intimement liée à *Jèki Olo*, incarnait l'équilibre parfait de cette haute spiritualité des *Masɔ* où l'eau et la terre de *Mwato*² harmonisaient, vivifiaient et portaient les fruits terriblement féconds du feu et de l'air de *Mumi*³.

C'étaient *Ngí*⁴ et *Ngu*, réunis, manipulant avec une maîtrise certaine, les énergies combinées de ces éléments, dans un profond respect où *Jéngú*, au centre de ces deux forces, masculine et féminine, positive et négative, jouait le rôle

-
1. Confrérie à l'origine exclusivement ouverte aux femmes *Sóyambè* et dirigée par les femmes.
 2. *Mwato* ou *Muto* en ngála désigne la Femme dans son genre essentiel. Mariée elle est *Mwala* ou *Munja*.
 3. *Mumi* est l'homme. Contrairement à la femme, le terme désigne aussi bien le mari que l'homme en règle générale.
 4. *Ngí* est un préfixe qui exprime la force matérialisée issue de l'énergie créatrice de *Njambè*. *Ngu*, également préfixe de plusieurs mots, est la puissance ou le pouvoir issu de *Njambè*. Ces deux concepts seront amplement expliqués dans un essai en cours d'édition.

essentiel d'équilibreur, la formidable neutralité sans laquelle Jèki Olo ne pouvait exprimer de manière constructive sa force en Ngèdi Jo.

Le prince Bona était profondément conscient des enjeux liés à la pérennité du haut culte des Anciens. Il assistait, impuissant, comme tous les *Sóyámè* des deux confréries mentionnées, à la contraction des *Masɔ*, à la prise de pouvoir des hommes prompts à encourager, désormais leurs propres épouses, filles et mères, à fréquenter Bethel.

Il voyait *Ngóndó*¹, cette formidable institution fédératrice du grand peuple côtier, perdre, à chaque cérémonie, ses ors cachés et ses honneurs dévoilés.

La division s'était installée de manière insidieuse entre les différents clans et chaque monarque entendait préserver ses intérêts au détriment de ceux du peuple entier. Bona Bèlè pénétra dans la chambre de son père. Le roi avait abandonné sa couche pour occuper une chaise longue placée devant la fenêtre donnant sur un jardin d'intérieur arborant une flore colorée où les hibiscus mêlaient leurs robes de rose, de rouge, de jaune et de blanc. Les frangipaniers, également en pleine floraison, exhalaient les effluves sucrés de leurs pétales bicolores jaune et blanc ici, rose et blanc par là. Des manguiers centenaires offraient au soleil couchant leurs cimes dépouillées de fruits, mais composées d'une multitude de feuilles d'un vert sombre.

*Ñásám*² n'était pas seul. Il y avait, assis sur des chaises autour de lui, ses deux petits frères, deux de ses jeunes oncles, un cousin et deux beaux-frères. Tous ces sages initiés appartenaient à Jèki Olo. Le prince Bona salua ses aînés selon le rituel :

— *Njé é Tusè* – Qu'est-ce qui est Absolu – ?

Les B'Éyum – les patriarches – lui répondirent d'une même voix :

-
1. *Ngóndó* est une institution culturelle et cultuelle créée au début du XIX^e siècle et qui réunit chaque année les peuples BoMbôngɔ et affiliés.
 2. Équivalent de *Sa Majesté*, de *Votre Majesté*.

— *Ñambé ndé é Tusè ! – Ñambé est l’Absolu ! –*

— *Edubé na biñɔ, ba Tetè. – Gloire vous soit rendue mes Pères. –*

— *Jéméa pè na oa ! – À toi l’engagement et la fidélité à toute épreuve ! –*

Salutations faites, le prince se tint debout, la tête légèrement inclinée devant le siège du roi. Ce dernier se redressa tandis que son serviteur personnel apportait dans la pièce le tabouret princier, qu’il plaça face au roi. *Ngum’a Njɔw* ne s’assit pas. Il attendit pour cela que son père lui en donnât l’ordre. Ce dernier l’obligea d’une voix calme, mais dans laquelle perçait la lassitude due à son état de santé.

Il y avait, depuis ses jeunes années, une formidable complicité entre Bèlè bá Lóbè et son fils. La conception même du prince Bona était entrée dans la légende. L’histoire, narrée comme un conte pour profanes, disait que le guerrier Bèlè avait entraîné sa jeune épouse Mala sous la robe tumultueuse de Wulí et, qu’accompagné d’un chœur de *Méngú* multi-centenaires, le couple avait accompli, à la perfection, la divine connexion au chant mystique et épique de :

À Mbua yɔlè ! Mba pè na ma yɔlè !¹

La lune avait tenu *Katɛ* le flambeau céleste afin que *Njambè* et *Ébèñè*, traversant ensemble *Wéi*, la demeure solaire, incarnent l’esprit qui animait le corps parfait du *Prince Noir*.

Le conte avait nourri l’imaginaire des enfants, vivifié dans le cœur des jeunes apprentis la flamme pour la maîtrise des mystères des *Losango*. Les initiés, quant à eux, avaient tâché de percer les augures, de lire dans *Dibobè*, la voûte céleste, la parfaite combinaison des planètes au moment de cette formidable conception.

Les sages, réunis autour du roi, ne se lassaient pas de scruter

1. Expressions qui signifient au sens littéral : *Pluie tombe ! Et moi aussi je tomberai !* Le sens initiatique n’est connu que par les initiés.

l'expression de celui qu'ils considéraient comme l'étincelle matérialisée de Jèki, conçu dans les profondeurs marines, venu au monde dans l'œil destructeur de *Mudi*, cette tempête particulièrement violente qui s'accompagne de rafales de vents et de trombes d'eau puissantes ayant dévasté des villages entiers, alors qu'une jeune princesse mettait au monde son premier-né.

— Donne-nous des nouvelles, fils, dit enfin le roi.

Le prince inclina la tête pour acquiescer, observa un temps de silence avant de s'exprimer.

— Tu sais, père, que mon frère, ton fils, s'est allié à Ákwa et à Èbèlè pour espérer te succéder. Il augmente la liste de ses partenaires en livrant à Saker les hommes et les femmes qui constituent, à ce jour, les adeptes de ce dieu que nous ne pouvons combattre de manière efficace parce que nous sommes divisés.

Le monarque réprima un soupir douloureux. Son frère cadet, Piiso'a Lóbè, se racla la gorge sollicitant par cet exercice la parole.

— Les augures aussi bien tenus par nos mères et nos épouses disent que ce combat est perdu pour nous. *Mó a sí manánè dóm* – *Un seul Homme ne peut en combattre dix autres.* – Iwúlo ne peut engager ses ressources dans la guerre que nous nous apprêtons à livrer contre nos propres frères, nos fils et nos pères. Quelle est cette calamité qui va nous rendre faibles face à un seul homme armé d'un livre aussi inefficace qu'insane, au regard de nos mystères ? Pourquoi nos frères prêtent-ils autant d'attention au message de Séka ? Pourquoi convoitent-ils le vase sacré de *Mwato* au point d'encourager, pour certains, leurs femmes à se détourner du foyer *Jéngú* ?

— Sommes-nous condamnés à abandonner cette côte nôtre pour préserver nos mystères ? demanda Din'á Bolángá, le cousin germain du roi.

— Nous partirons pour préserver ce qui doit l'être. Mais avant cela, fils, tu dois montrer à nos propres frères et à ces étrangers venus nous soumettre qu'un *Sóyámbe* authentique ne capitule jamais !

La recommandation du roi tira à tous un serment de fidélité. Bona Bèlè, de nouveau, inclina le buste pour consentir, mais ne dit un mot.

Des voix s'élevèrent dans l'antichambre annonçant la venue de nouveaux convives. L'instant suivant, une jeune vierge pénétrait dans la grande pièce. Elle tenait de ses deux mains, le tabouret de la reine Mala. Celle-ci, précédée par deux autres dames, marcha jusqu'au siège occupé par l'aîné des sages. Demeurés assis, ils accueillirent les trois grandes initiées en frappant leur canne, trois fois, contre le sol dans une synchronisation parfaite. Des salutations cryptées que les officiantes de Ngèdi Jo agréèrent en remerciant, d'une même voix, leurs époux, oncles et beaux-frères.

La vierge chargée de porter le tabouret de la reine le posa délicatement à la place assignée, c'est-à-dire légèrement derrière la longue chaise du roi et à sa gauche. Dame Mólè, épouse du vénérable Piiso'a Lóbè, et dame Dimwamwa, compagne du sage Mukudi, occupèrent chacune leur banc, à proximité de la reine.

— *Edubé na biñɔ ba Ñango*¹, dit le patriarche Mukudi en guise de salutation.

— *Edubé pè na biñɔ ba Sàngó*², répondirent les dames.

Le silence fit suite à l'échange. Il symbolisait déjà l'ampleur des batailles et des épreuves à venir.

Le roi se tourna lentement pour dévisager sa femme. Le regard de cette dernière lui transmet ses craintes, mais aussi son attachement.

— Femmes, dites-nous tout. Ne nous cachez pas les augures, même si leur trame n'est constituée que de tragédies et de mort, dit finalement *Tetè* Mukudi. Il s'était exprimé d'une voix calme.

1. *Notre respect, à vous mesdames.* Le mot désigne aussi la mère.

2. *Respect également, à vous messieurs.* *Sàngó* est employé comme marque de respect et signifie également père.



Bona Bèlè, le roi invaincu, premier volume de la saga historique *Kamerun Wéma !* débute en 1850.

Alors que la deuxième révolution industrielle se profile en Occident, l'Afrique subsaharienne, vidée de ses populations pendant plus de dix siècles de Traite cumulée, subit l'impérialisme des nations esclavagistes, grandes dévoreuses de ses richesses.

Dans l'estuaire du Wouri, la Grande-Bretagne par l'intermédiaire de ses agents consulaires, de ses missionnaires et de ses commerçants impose un règne commercial inéquitable aux peuples à peine remis des ravages de la Traite négrière.

Après avoir consacré plusieurs années à la compréhension de la dynamique civilisationnelle occidentale, le roi 'Bona Bèlè et les princes-guerriers engagent un combat à mort contre l'anéantissement programmé de leur identité.

L'histoire romanesque, fondée sur des faits et des personnages réels est épique, émaillée de batailles mémorables, de combats d'initiés et de duels mortels entre deux cultures, deux croyances et deux modes de pensée diamétralement opposés. Elle restitue, avec simplicité et réalisme, les traditions séculaires, la spiritualité magnifiée des Ancêtres. Enfin, elle s'enrichit d'apports issus d'un *Ailleurs* situé à la croisée de trois mondes merveilleux : l'estuaire du Wouri et ses royaumes, l'empire abyssal des Entités aquatiques et l'univers cosmique des Anciens.

La sortie de l'ouvrage a été précédée par celle d'un manuel d'accompagnement: *Rites et coutumes sawá dans Bona Bèlè le roi invaincu*, contenant des notions essentielles pour une lecture aisée.



Après trente ans (1991-2021), d'écriture et de recherches, l'historienne et romancière **Musinga Mwa Tiki** publie *Bona Bèlè, le roi invaincu*, premier volume de la grande fresque historique *Kamerun Wéma !*

L'auteur, dans son style particulier et inimitable plonge le lecteur dans la tourmente de l'Histoire « précoloniale » de l'état moderne du Cameroun.

